This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08161366 7

DES SCIENCES OCCULTES

ET

DU SPIRITISME

Paris.— Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

DES SCIENCES OCCULTES

ET

DU SPIRITISME

PAR

J. B. TISSANDIER

Professeur de Philosophie à la Faculté des lettres de Douai.

J'ai vu mille insensés, l'œil tendu vers leurs mains,
D'une table tournante attendre leurs destins ;
Écouter en tremblant si la table est frappée
Par quelque âme invisible à la tombe échappée.

VIENNET. Discours lu à l'Institut le 17 août 1857.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière frères, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1866.

Tous droits réservés.

n.
3110.
1833
NEW-YORK

PRÉFACE

Il y a douze ou quinze ans, on ne parlait dans tout le monde civilisé que de *tables tournantes* et d'*esprits frappeurs*. La vieille science de la nature, qui ne marche qu'à pas comptés et lents, était dédaignée; cette échappée inattendue sur le monde invisible enlevait tous les cœurs, et promettait des merveilles aux plus ignorants. Et tout à coup, les tables ont cessé de tourner, les esprits de frapper, et l'on se demande s'il n'est rien resté de cet étrange mouvement qui emportait toutes les âmes vers l'invisible et l'inconnu.

Si; il en est resté quelque chose, et quelque chose de considérable. Quelques esprits entreprenants ont recueilli ces faits, en ont ajouté d'autres à leur connaissance, et, sur ce fondement qu'ils n'ont pas trouvé trop ruineux, ils ont établi, ont élevé une vaste doctrine. Celle-ci a ses conciliabules, ses revues, ses publications de toutes sortes; elle a ses adeptes, ses initiés, ses pontifes. Il est un des quartiers de Paris qui est devenu le siége d'une espèce d'agence littéraire fort importante : c'est une littérature facile, souple, qui se plie sans effort à tous les genres. Elle embrasse le feuilleton, le roman, l'anecdote, la chronique locale; la philosophie spéculative, la philosophie morale et pratique, les sciences sociales et les sciences naturelles. Humaine avant tout, rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

Cette science se donne comme nouvelle, et vient réclamer sa place à côté de la philosophie critique, qui a pris un essor hardi, en poussant

à un examen approfondi des traditions et des textes anciens ; à côté de la *philosophie positive*, qui trouve que la spéculation rationnelle s'est jusqu'ici trop isolée, et qu'elle devrait un peu s'inspirer des sciences de la nature. Mais elle diffère de l'une et de l'autre par le désir ardent qu'elle affiche d'attirer à elle les hommes de toutes les croyances, et par les efforts qu'elle fait pour se les toutes concilier. Il semble qu'elle dise aux uns : Je suis rationaliste ; voyez la hardiesse de mes interprétations, les témérités de mon exégèse ; et qu'aux autres elle dise : Je suis chrétienne ; voyez ce que je prêche : *Hors de la charité point de salut*. Persuadé que le spiritisme tient plus à son titre de science qu'à tout autre, nous l'avons étudié avec une entière sincérité, dans le but unique de nous instruire ; nous l'avons comparé à la philosophie régnante ; nous nous sommes demandé ce qu'il y changeait, ce qu'il y ajoutait, ce qu'il en retranchait.

Nous avons souvent entendu reprocher aux hommes d'étude de n'être pas au courant du mouvement des idées de leur siècle. Nous avons voulu ne pas mériter ce reproche. J'aime mon siècle, je l'avoue, bien que je sache que cet aveu ne sera pas une recommandation auprès de quelques lecteurs. Tout ce qui est mouvement, vie intellectuelle, m'attire, et je me sens porté à une grande indulgence pour les erreurs qui accusent une certaine activité d'esprit. Une entière confiance en la puissance de la vérité me semble un hommage plus sincère que les alarmes bruyantes et les cris de détresse. Voilà dans quelles dispositions j'ai abordé l'étude qu'on va lire.

Douai, 11 novembre 1865.

PREMIÈRE PARTIE

DES SCIENCES OCCULTES

DES SCIENCES OCCULTES

Si l'homme est si facile à tromper, c'est qu'avant tout la vérité l'attire et le charme. Il suffit de lui en offrir les apparences pour qu'il s'y prenne et s'y attache. Qu'on se présente au vulgaire avec un appareil singulier, un cortége de disciples ou de sectateurs, des paroles vides et sonores, un air d'autorité qui en impose; qu'un peu de mystère entoure votre personne, votre genre de vie, votre doctrine, et aussitôt vous avez des admirateurs et des dupes. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cette indigne piperie réussit toujours, et dure toujours plus que son temps. Les habiles, profitant des facilités que leur

donnait la crédulité humaine, ont pénétré dans les esprits faibles à l'aide de certaines pratiques et s'y sont établis comme dans leur domaine. De là une suite de maximes, un ensemble de manœuvres qu'on décore du beau nom de science, auquel on ajoute une épithète destinée à augmenter le saint respect que la science inspire. Ces sciences se sont-elles donné elles-mêmes le nom d'*occultes*, ou l'ont-elles reçu? Je l'ignore. Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'elles redoutent le grand jour et l'examen, comme nous le verrons, et qu'on ne peut expliquer leur existence ténébreuse ni par la modestie du mérite, ni par la fausse honte de la timidité, ni par la nécessité du recueillement. Il est deux caractères auxquels on reconnaît aisément ces prétendues sciences : l'orgueil de leurs prétentions et la stérilité de leurs efforts. C'est par ces caractères qu'un savant éminent de notre époque les a définies : « L'origine des sciences occultes, dit M. Littré, se lie aux plus anciens souvenirs de l'humanité. En beaucoup de lieux, aux temples étaient joints des oracles... c'était par une influence surnaturelle que les interprètes de la divinité avaient le don de pénétrer aussi dans l'avenir,.. il y avait une médecine sacrée qui n'agissait point comme fait la médecine ordinaire, par les médicaments, les opérations

et le lent travail de la guérison; mais provenant de la puissance illimitée des êtres supérieurs, elle dissipait les maux qui affligent l'humanité par des interventions favorables auxquelles les fonctions naturelles du corps se soumettaient contre l'ordre naturel (1). »

Ainsi se donner comme des dépositaires d'une puissance surnaturelle, qui agisse sur la nature par des moyens inconnus de la science vulgaire, voilà leurs prétentions. Celle-ci a ses procédés, ses méthodes qu'elle tient à la disposition de tous ceux qui veulent connaître les objets dont elle s'occupe; les autres ont des formules, des paroles sacramentelles qu'elles ne révèlent qu'à un petit nombre d'adeptes. « La différence est complète entre le procédé par lequel s'acquiert la science occulte et celui par lequel s'acquiert la science naturelle. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que celle-ci exige, et comment elle n'est valable qu'à la condition de former un système de notions étroitement enchaînées et soumises à la double condition de satisfaire simultanément aux formes de l'esprit et aux données de l'expérience. Celle-là ne traîne point après elle tout

(1) *Des sciences occultes, ou Essai sur la Magie*, par Eusèbe Salverte. Introduction de Littré, 3e édition.

cet attirail. En général, c'était par la fréquentation avec les êtres surnaturels que s'obtenait la connaissance des paroles puissantes, des secrets formidables (1). »

Malheureusement avec des prétentions si hautes et des moyens si efficaces, nous ne voyons que de minces résultats, second caractère que nous présentent les sciences occultes. « Aucune nouvelle de quelque intérêt n'a jamais été apportée d'outre-tombe, ou des régions où sont supposées les essences corporelles. La comparaison la plus superficielle montre que l'esprit humain, laissé à ses propres forces, est capable de travaux soutenus, de découvertes merveilleuses, de systèmes féconds, et que ce même esprit en relation avec les dieux et les demi-dieux, avec les génies et les princes de l'enfer, avec les mânes et les âmes défuntes, ne produit que des conceptions avortées et sans consistance. Là est le jugement définitif de tout ce débat (2). »

Nous ignorons ce que les partisans des sciences occultes pensent de M. Littré; mais nous croyons qu'il est impossible de voir en lui un petit esprit, un esprit arriéré, le représentant d'une philosophie spéculative et nuageuse. Aussi souscrirons-nous à

(1) *Des sciences occultes*, par E. Salverte.

(2) *Id.*, ibid., XLII.

cet arrêt, et nous efforcerons-nous de montrer dans tout ce livre qu'il ne peut être que le langage de la raison et du sens commun.

Il nous semble que l'homme s'empare de l'imagination de ses semblables de deux façons très-différentes, ou par une science dont il garde le secret et dont il fait éclater partout à son gré les effets merveilleux, ou par une action directe sur le corps à l'aide de ce que l'on appelle *magnétisme*. C'est à ce double point de vue que nous allons envisager les sciences occultes.

I

MAGIE. — SORCELLERIE.

Magie. — Sorcellerie.

Toutes les sciences ont eu d'humbles commencements, et se réduisaient d'abord à un petit nombre de notions, d'expériences, de conjectures, de raisonnements qui nous étonnent aujourd'hui par leur simplicité et leur insuffisance. Mais tout imparfaites qu'étaient ces connaissances, elles étaient hors de la portée du plus grand nombre ; elles donnaient donc à ceux qui les possédaient une incontestable supériorité sur la multitude, tout entière aux occupations et aux soins de la vie matérielle. Cette autorité et cette influence que la foule accordait aux savants privilégiés, donnèrent bientôt à ceux-ci la tentation d'en abuser, en exagérant leur science et leur pouvoir sur les éléments. Tout le monde convient qu'il y a dans toutes les pratiques de la magie ancienne un fond de vérité, une certaine connaissance des phéno-

mènes naturels; mais tout le monde convient aussi qu'on ne tarda pas à y ajouter les ruses de l'imposture et les adresses de la supercherie, de sorte que cet empire sur les âmes, légitime d'abord, devenait une usurpation en reposant sur le mensonge.

« La science des aruspices et des augures, dit Eusèbe Salverte, a dû s'appuyer d'observations appartenant à la physique, la météorologie, ou à l'histoire naturelle (1). »

C'est en effet des temples que se répandit parmi les profanes un art infaillible d'agir sur la nature et d'annoncer l'avenir, qui n'a fait que s'altérer et se corrompre en s'éloignant de sa source.

Démosthènes est le premier auteur qui ait signalé en Grèce l'existence de gens adonnés à la sorcellerie et à la magie; c'étaient des profanes qui avaient recueilli quelques débris de cette science informe et naïve, née dans les temples. Tout le monde connaît le massacre des mages après la chute de Smerdis. De l'autorité religieuse à l'autorité politique il n'y a qu'un pas; aussi ces deux puissances furent-elles souvent jalouses l'une de l'autre! Il est peut-être plus facile de les réunir en une même main que de

(1) *Des sciences occultes*, par E. Salverte.

les faire vivre en bonne intelligence et sur le pied d'égalité.

Lorsque Alexandre envahit l'Asie, des Grecs vinrent s'établir sur tous les points de cette contrée, et se firent ouvrir les sanctuaires de Phrygie et de Syrie, pour obtenir d'être initiés et affiliés à la corporation des prêtres. L'esprit grec a toujours été avide de merveilleux. Dans la seconde idylle de Théocrite il est question d'un enchantement opéré par une femme ordinaire.

Un contemporain de Cicéron, c'est lui qui le rapporte, Appius, se livrait à des expériences de psychomancie, et deux siècles plus tard Caracalla évoque les ombres de Commode et de Sévère.

Au IIe siècle de l'ère chrétienne, saint Justin parle de l'évocation des morts comme d'un fait que personne ne révoque en doute. Au IIIe, Lactance nous montre les magiciens cherchant, au moyen d'apparitions, à ravir au christianisme les sympathies que lui valaient ses miracles et ses vertus, et à triompher comme lui des incrédules.

Saint Augustin, au commencement du Ve siècle, proteste contre les assemblées de sorcières et le sabbat.

En France, Grégoire de Tours parle non-seulement de druides, mais de pythies dans les Gaules,

et les *Capitulaires* de Charlemagne proscrivent sous le nom de *Striæ* les devineresses.

Vers le milieu du VIe siècle, les Francs et les Wisigoths portent des lois sévères contre la magie.

Quand la loi civile épargnait les magiciens et les sorciers, la fureur populaire se permettait quelquefois cette justice sommaire et sans appel qui lui est familière. La foule relevait la tête qu'elle avait trop longtemps tenue courbée sous le joug ; elle se vengeait de ses terreurs et de son humiliation, et pour parler comme le poëte, elle foulait aux pieds avec passion ce qu'elle avait jusque-là trop redouté.

En Allemagne, les idées de sorcellerie ne sont pas moins répandues qu'en France. Ce sont quelquefois des sociétés influentes comme les *Rose-croix*, à Nuremberg, où pénétra Leibnitz, et où il puisa, dit-on, une instruction qu'il eût en vain cherchée ailleurs. La superstition aime mieux expliquer ainsi la fortune de ce grand génie que de l'attribuer au travail et à l'intelligence. Elle a besoin de compter de tels hommes parmi ses adeptes pour qu'on ne croie pas qu'elle ne réussit qu'auprès des sots ou des hallucinés.

Voici un nécrologue de sorciers et de sorcières qui prouve combien était vive la foi en la sorcellerie et quelle horreur elle inspirait.

En 1760, on brûle une sorcière à Wurtzbourg; en Angleterre, la populace noie deux vieilles femmes en 1751.

En 1760, on voit douze femmes accusées de magie sur le point d'être massacrées par la multitude.

Les disciples de Gæssner et de Shræpfer courent le même danger en 1774.

En 1783, le célèbre historien J. Muller, et un de ses amis faillirent être massacrés dans le canton de Lucerne. Dans la Flandre orientale, en 1817, un père assassine sa fille âgée de dix ans, et prépare le même sort à sa femme et à sa sœur, sous prétexte qu'elles sont sorcières.

Près de Dantzick, un charlatan accusa une femme d'avoir jeté sur un malade un sort malfaisant. On s'empare de cette malheureuse, on la torture à plusieurs reprises pendant deux jours, on essaye deux fois de la noyer, on finit par l'assassiner à coups de marteau.

L'auteur auquel nous empruntons tous ces détails ajoute un trait que nous ne pouvons passer sous silence : « En 1826, la ville de Spire a été le théâtre d'un scandale affligeant. L'évêque de cette ville, mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et qui avait légué 20 000 florins à sa cathédrale, n'a point été enterré comme ses prédécesseurs, dans une cha-

pelle de son église; le clergé n'a voulu prendre aucune part à ses funérailles, parce qu'il accusait ce vénérable prélat de sorcellerie (1).»

Et voilà les honneurs que vaut à la véritable science la science des charlatans!

Ce qu'il y a de triste à dire, c'est que la crédulité aveugle ne se lasse point d'accepter toutes les fables qu'on lui débite sur cette puissance mystérieuse, et que dans nos campagnes on en est au point où l'on en était au moyen âge, malgré les déconvenues de maints sorciers, et les échecs réitérés que leur fait subir la justice humaine toutes les fois que la supercherie devient tragique et se tourne en crime.

Dans un de nos plus riches et de nos plus populeux départements, entre la Scarpe, l'Escaut et la Deule, vivait un jeune homme fort célèbre qu'on appelait le *petit sorcier*. Il exerçait sur tous les esprits de son village et des villages voisins un empire souverain. Il avait persuadé à de bonnes gens qu'ils devaient se laisser tuer, en leur promettant sans doute de les ressusciter dans une condition meilleure. On s'empare du sorcier; il est condamné à mort.

(1) *Des sciences occultes*, par E. Salverte, page 296.

Le jour de l'exécution, une foule immense se pressait sur la place où était dressé l'échafaud. On était convaincu que le sorcier ne se laisserait pas mettre à mort, qu'il saurait conjurer le coup fatal, ou que si l'on réussissait à le frapper, il se ressusciterait aussitôt. Tout le monde était là pour assister à ce triomphe de la sorcellerie. Cela se passait dans la seconde moitié de l'année 1864. Je ne sais quelles réflexions dut faire la foule en se retirant, mais il serait bien à désirer qu'avec cette tête tombât sa dernière illusion.

II

MAGNÉTISME.

Magnétisme.

Tout ce qui précède nous montre que la crédulité a des suites aussi funestes que l'incrédulité, et nous fait comprendre la doctrine d'Aristote qui prétend que la vertu consiste, en ce cas, à tenir le milieu. C'est ce que nous essayerons de faire en traitant du magnétisme.

Magnétiser une personne, c'est la mettre dans une situation de corps et d'esprit telle qu'elle sache une foule de choses qu'elle ignore dans l'état ordinaire, et qu'elle ne se souvienne plus d'avoir su une fois revenue à elle-même. Quelqu'un qui a vu de ses propres yeux, et entendu de ses propres oreilles un sujet ainsi disposé, ne peut évidemment pas douter du fait ; quant à l'expliquer, c'est autre chose. Il tient au problème jusqu'ici resté obscur de l'union de l'âme et du corps, et de leur mutelle

influence. La physiologie et la psychologie ont, ce me semble, beaucoup de progrès à faire pour éclairer ce mystère. Aussi les explications de l'état magnétique se sont-elles multipliées sans qu'on soit parvenu à s'entendre. Les uns veulent tout expliquer par un certain fluide qui irait du magnétiseur à la personne sur laquelle il opère; de nombreuses expériences ont été faites pour appuyer cette théorie, mais malheureusement un plus grand nombre d'expériences, faites dans une intention contraire, paraissent détruire cette explication. On peut consulter sur ce point un livre écrit avec beaucoup de verve et de conviction, intitulé : *Du magnétisme et des sciences occultes* (1).

D'autres ne veulent voir dans ce phénomène singulier qu'un effet de l'imagination. C'est l'âme qui parle à l'âme, la domine et l'assujettit à ses volontés. Nous croyons que la cause du magnétisme est moins simple qu'on ne paraît le croire. Tous les individus, dit-on, ne sont pas propres à être magnétisés; il y a des natures rebelles à toute instrumentation, il y en a qui cèdent à la première passe : les meilleurs sujets sont les âmes faibles, et les corps délicats et nerveux. Ne pourrait-on pas regarder l'état magnétique comme un état morbide momentané, et ren-

(1) Par A. S. Morin.

voyer à la pathologie l'honneur de découvrir les véritables causes de cette maladie artificielle? Il se passe, en effet, dans ce cas, un fait qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est l'insensibilité réelle du sujet magnétisé : c'est bien là un phénomène physiologique du domaine de la médecine, on ne pourrait le contester, et ce n'est pas le plus facile à comprendre. Enfin on a remplacé plusieurs fois le chloroforme par l'action magnétique, et les opérations chirurgicales n'ont pas moins réussi par ce second moyen que par le premier.

Pour le philosophe, il n'a qu'une chose à faire : c'est de dresser une statistique de tous les faits, de tous les témoins qui établissent la réalité du magnétisme, d'appliquer à cette recherche les règles de la critique historique, de façon à découvrir et à montrer où est la supercherie et le mensonge, où est la vérité.

On fait généralement remonter la connaissance et la propagation du magnétisme à l'arrivée de Mesmer à Paris, par conséquent à quatre-vingts ans. Depuis se font formées de nombreuses sociétés destinées à répandre partout l'usage et les pratiques de cette science nouvelle. Renonçant au titre d'*occulte*, qui ne peut plus avoir de sens dans notre siècle, elle a cherché le grand jour, provoqué l'exa-

men, accepté le défi des commissions scientifiques. Voici quelques mots sur l'organisation de ces sociétés : « Il existe à Paris une société de mesmérisme, consacrée à la propagation du magnétisme. Elle était composée jusqu'à ces derniers temps d'environ cent cinquante membres, et elle se renouvelait chaque année d'à peu près un dixième. Parmi les membres anciens ou actuels, on compte des médecins, des avocats, des ingénieurs, des hommes de lettres (1). »

« Cette société a tenu pendant quatorze ans (1844, 1858), deux fois par semaine, des séances publiques d'expérimentation dans la vaste salle du Wauxhall, qui peut contenir environ mille spectateurs. Le nombre des personnes soumises à l'expérience était, par an, de 1440. En faisant le relevé des personnes qui déclaraient avoir ressenti les effets du magnétisme, et de celles qui déclaraient n'avoir rien ressenti, le nombre des premières forme en moyenne les 4/5es du total, soit 1152 par an, et pour dix ans 11 520 (1). »

« Il y a en outre à Paris une autre société appelée philanthropico-magnétique qui pendant le même temps tenait des séances semblables, mais seule-

(1) *Du magnétisme et des sciences occultes*, par Morin, p. 14.
(2) *Id.*, ibid., p. 15.

ment une fois par mois. On n'y magnétisait que 36 personnes par séance, ce qui pour dix ans forme un contingent de 4320. La moyenne des sujets sensibles étant également de 4/5, on a ainsi un nombre de 3450 à ajouter à celui de 11 520 (1).»

Je pense que l'auteur qui nous donne cette statistique, ne se fait pas d'illusion sur le degré d'approximation de ses calculs. Il est impossible, ce me semble, que la fraction 4/5, en supposant qu'elle soit vraie des premières expériences et des réunions du Wauxhall, soit exacte quand il s'agit des assemblées de la Société philanthropico-magnétique. A moins que celle-ci n'ait choisi elle-même ses spectateurs et ses sujets, ce qui enlèverait beaucoup de valeur aux expériences, on doit penser qu'il est impossible que les deux assemblées soient composées exactement des mêmes éléments, et savoir qu'un public que la curiosité seule attire doit se renouveler d'une séance à l'autre. Si les opérateurs n'ont pris leurs sujets qu'au sein d'une assemblée toujours composée des mêmes membres, le chiffre ne signifie absolument rien. Les curieux ne tardent pas à devenir des fanatiques, des hallucinés, des compères : s'ils ont été pris au hasard, il prouverait quelque

(1) *Du magnétisme et des sciences occultes*, par Morin, p. 16.

chose, que le magnétisme, par exemple, n'est point une rêverie.

Quoi qu'il en soit, le magnétisme se propagea avec une telle rapidité, s'empara de tant d'esprits, émut si vivement l'opinion publique, qu'en 1784 la Faculté de médecine fut saisie de cette question : Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans le magnétisme? Est-ce une mode, un engouement produit par le charlatanisme de quelques ignorants, ou y a-t-il quelque chose de réel dans cette puissance de l'opérateur sur quelques âmes faibles?

La commission s'adjoignit quelques membres de l'Académie des sciences. On peut citer les noms de Franklin, Lavoisier, Bailly, parmi les savants illustres auxquels était soumise cette question. Bailly fut rapporteur. La conclusion fut que *tous les effets du magnétisme n'étaient dus qu'à l'imagination.*

On répond que la science officielle, la science des corps savants est routinière de son fait et ennemie des nouveautés. Aussi le magnétisme ne se regarde pas comme battu, il en appelle de cette décision à un tribunal mieux informé. Il n'a cessé de faire des progrès depuis ce premier jugement. C'est là un argument dont il faut tenir compte.

En 1825, l'Académie de médecine, sur la demande de M. Foissac, décida qu'une commission

nommée par elle se livrerait à un nouvel examen du magnétisme. M. Husson, au nom de cette commission, a fait à l'Académie un rapport très-favorable au magnétisme (1).

La grande difficulté est de parfaitement instituer les expériences, de les varier, de ne laisser aucune prise à la supercherie, aucun prétexte à la crédulité. Or, on assure qu'il n'y a aucune des expériences précédentes qui ne prête à la critique, qui remplisse toutes les conditions que la logique et le bon sens imposent à tous ceux qui agissent de bonne foi, et qui ne veulent point faire des dupes. Ce que l'on a constaté, ce sont ces prodigieux effets de l'imagination; de sorte qu'on peut se demander si ces études nouvelles donneront un nouveau chapitre à la psychologie ou à la médecine aliéniste.

Mais quelle que soit la nature du phénomène, qu'il soit tout à fait mental, ou qu'il soit surtout physiologique, il est assez étonnant pour qu'on cherche à l'observer autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Car toutes les fois qu'on a découvert quelque cause d'erreur dans une expérience faite devant des gens intelligents et désintéressés, et qu'on a écarté cette cause en modifiant l'expérience et en

(1) M. Morin, *loc. cit.*, p. 32.

en changeant les conditions, on a vu les opérateurs échouer.

Un des dons les plus merveilleux que le magnétisme fasse au sujet sur lequel il opère, c'est le don de seconde vue. On sait en quoi il consiste. La personne ainsi endormie lit à travers les tissus les plus épais que l'on place sur ses yeux, elle lit une lettre fermée, eût-elle plusieurs enveloppes. Or, il fut proposé un prix de 3000 francs, ayant nom de prix Burdin, à qui lirait sans le secours des yeux. Une commission fut formée pour juger le fait : pendant trois ans le prix fut tenu à la disposition de celui qui voudrait tenter l'aventure, et la commission se tint prête à répondre au premier appel. Personne ne parut. Soit désintéressement, soit peur du grand jour, aucun magnétiseur n'osa se présenter devant des juges que l'on regardait comme incorruptibles; la somme pourtant en valait la peine; mais un échec était la ruine de tous ceux qui exploitaient la crédulité publique. Tout bien pesé, le calcul était juste. Mais c'est là un fait qu'il est bon de porter à la connaissance de ceux qui n'entendent que le langage toujours peu modeste des maîtres ès magnétisme (1).

(1) Voyez : *Des hallucinations, ou histoire raisonnée des appa-*

Après s'être moqué de plusieurs scènes de *somnambulisme lucide*, qui ne se trouveraient pas déplacées dans Molière, certains auteurs en citent dont ils garantissent l'authenticité. Il s'agit alors d'expliquer ces miracles de lucidité dont on ne voit aucun moyen de douter. Ainsi, vous parlez à un somnambule un langage qu'il ne connaît pas, et il répond à vos questions. Et cependant si vous ouvrez au hasard un livre écrit dans cette même langue, de sorte que vous ne sachiez pas ce que contient le passage indiqué, le sujet de votre expérience n'en pourra pas lire un mot. Il est donc certain que la personne ne sait pas un mot de la langue en laquelle vous l'interrogez, et il n'est pas moins certain qu'elle comprend vos demandes en cette même langue, et y répond de manière à prouver que vous avez été compris. Comment concilier ces deux faits, comment les expliquer? Trouver une plausible explication, c'est assurément les rendre beaucoup plus croyables. Mais si l'on n'y peut parvenir, ne sentira-t-on pas ébranlée la foi aux phénomènes et en ceux qui en déposent?

La logique, je le sais, nous défend de nier la

ritions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme, par Brierre de Boismont. 3e édition. Deux déclarations de l'auteur, p. 347-358.

réalité de tout ce qui échappe à notre science ou à notre raison. Nous douterons, mais nous ne nierons pas; voilà tout. Et surtout nous nous garderons bien d'oublier qu'à propos de cette *lucidité*, les manœuvres d'un grand nombre de charlatans ont été dévoilées; nous nous tiendrons sur la réserve. En ces matières, où l'on entend des affirmations si tranchantes, où l'on est témoin d'enthousiasmes si insensés, d'admirations si folles, douter, être en défiance, c'est plus qu'un commencement de sagesse.

Or voici comment on explique la seconde vue dont on nous cite des exemples si surprenants: « Nous ne pouvons penser sans que notre cerveau ne fonctionne... Cet organe reçoit de chaque effort intellectuel une modification : toute pensée y est écrite, il ne s'agit que de savoir la lire (1). »

Voilà donc la pensée qui se grave en caractères fort lisibles sur la substance grise, ou sur la substance blanche, qui, réunies, forment le cerveau, je ne sais, l'auteur ne le dit pas. Ces caractères ne composent point des mots anglais, voilà ce qu'il y a de certain, autrement le *lucide* ne lirait pas plus dans le cerveau que sur le livre anglais qu'on lui

(1) M. Morin. *loc. cit.*, p. 286.

présente. Ces lettres, ces signes, ces symboles représentent la pensée pure, la pensée telle qu'elle est avant d'être exprimée par les mots d'une langue quelconque, vous comprenez. Il faut que l'individu forme et combine ses idées sans employer le moindre signe; pendant ce travail qui ne dure qu'un millième de seconde, car la pensée ne peut se soutenir longtemps seule à ce degré d'abstraction et de généralité; à cet instant l'effort est marqué dans l'organe cérébral par des saillies, des reliefs, ou peut-être des couleurs, des teintes, que sais-je? Car enfin ces signes représentant la pensée pure doivent être matériels pour être saisis par le sujet magnétisé : *il ne s'agit que de savoir les lire*, comme nous le dit très-bien l'ingénieux inventeur de cette théorie. Il paraît que ce n'est pas une science d'ailleurs bien difficile à acquérir. Nulle part on ne l'enseigne ; la physiologie n'a pas encore découvert cette langue si curieuse, mais chaque lucide la devine, grâce à cet instinct merveilleux qui le quitte avec le sommeil. Mais ne pourrait-on pas tenter à ce sujet une expérience bien simple? Au lieu de faire au patient une foule de questions insignifiantes et décousues, ne pourrait-on pas lui demander comment il lit dans le cerveau de celui qui lui parle, de quelle nature sont les caractères qu'il y aperçoit. Les ré-

ponses formeraient une des pages les plus intéressantes et les plus neuves de la physiologie moderne : ainsi se trouverait la valeur d'une de ces nombreuses inconnues que renferme le difficile problème des rapports de l'âme avec le corps. Nous faisons des vœux pour que les magnétiseurs tournent de ce côté leurs recherches ; on ne saurait plus douter de l'utilité de leur science dès qu'elle donnerait des résultats aussi précieux.

Nous venons de voir que les sujets lucides savent lire ce que ne saurait lire aucune personne à qui serait refusé le don de lucidité. Qu'une personne lise, passe encore, mais une table, voilà qui est plus étonnant. Une table tourne entre les mains de gens qui voudraient la retenir, elle frappe du pied pour répondre à toutes les questions qu'on lui pose, et excelle dans le langage des chiffres. C'est au commencement de 1853 qu'on entend parler pour la première fois de ce prodige en France, et depuis que d'objets ont tourné, parlé, écrit, qui jusqu'à cette époque n'avaient donné aucune preuve de ce merveilleux talent ! Je m'étonne que les tables, et tout ce qui peut tourner, n'aient pas appelé plus tôt l'attention de l'homme sur les précieuses qualités qu'elles devaient posséder dès les temps les plus reculés. Quelques mouvements spontanés,

étranges, bizarres, inattendus, auraient suffi pour donner l'éveil aux natures même les moins portées à l'observation. Elles devaient languir dans l'obscurité humiliante où on les tenait, dans l'emploi subalterne où on les reléguait. Le temps devait leur durer de faire montre de leur incomparable science, et de partager avec l'homme la considération qui s'attache au savoir. Leurs redoutables gentillesses et leurs terribles indiscrétions ne pouvaient d'ailleurs ajouter à l'estime, où l'on devait les tenir, qu'un peu de cette crainte respectueuse, de cette terreur secrète qui ne nuit point à la considération. Comment se fait-il que les tables n'aient commencé à tourner que depuis le moment où l'on s'est avisé de penser qu'elles pouvaient tourner? Il y a là matière à réflexion.

Mais il ne faut rien préjuger en de pareils sujets, et tout soupçon serait injurieux. Recueillons les faits, cela doit nous suffire. Nous n'avons pas à juger ici la doctrine spirite, telle qu'elle est exposée dans ses livres sacrés, rédigés avec le plus grand soin par un ancien paysan bas-breton nommé Allan Kardec, et revenu en ce monde avec le nom de Rivail; nous ne parlerons que de ses pratiques et des épreuves auxquelles on l'a soumise.

Suivant ces nouveaux docteurs, ce sont des esprits,

c'est-à-dire l'âme de quelque défunt qui parle dans les tables, ou dans les sujets sur lesquels opèrent les chefs spirites. Les tables répondent aux questions qu'on leur fait en frappant de petits coups, les personnes en faisant entendre de petits bruits mystérieux. Ces êtres dépositaires de la vérité, intermédiaires entre elle et l'homme qui ignore et désire s'instruire, ces êtres se nomment des *médiums*. Nous en parlerons plus au long dans une autre partie; nous devons seulement faire savoir ici qu'une des autorités les plus graves de l'École déclare que sur dix personnes on trouve toujours neuf médiums. La chose est donc trop peu rare pour qu'on ne puisse à son gré faire des expériences à peu de frais.

Or, voici une expérience que nos lecteurs pourront trouver intéressante. « Il y avait dans l'Union américaine des demoiselles Fox qui faisaient entendre des bruits mystérieux dont nous parlions plus haut. Bien des personnes supposèrent que ces bruits étaient dus à quelques tours d'adresse. On chercha longtemps sans pouvoir rien découvrir. Enfin, le docteur Flint, professeur de clinique médicale à l'Université de Buffalo, fut plus heureux dans ses recherches. Il observa avec soin et il crut remarquer que la plus jeune semblait, pendant ces exer-

cices, faire un effort de volonté qu'elle ne pouvait longtemps prolonger sans fatigue, il se trouva conduit par le raisonnement à penser que les médiums devait produire ces bruits par des contractions musculaires agissant sur une ou plusieurs articulations mobiles du squelette. Il put faire des expériences sur une dame de bonne volonté, qui jouissait de la faculté de produire avec le genoux des bruits pareils à ceux qu'il s'agissait de juger. Sur la proposition qui fut faite aux deux frappeuses de Rochester de se soumettre à des vérifications, elles consentirent à être examinées par une commission composée de M. Flint et des docteurs Coventry et Lee. La commission procéda en présence de plusieurs témoins. Les deux sœurs étaient assises sur un divan. On demanda alors aux Esprits s'ils voulaient bien répondre aux interrogations. Une série de coups fut répétée comme réponse affirmative. Alors on fit asseoir les deux femmes sur deux chaises placées l'une près de l'autre, leurs talons reposant sur des coussins, les membres inférieurs étendus, la pointe des pieds en l'air et les pieds séparés l'un de l'autre. Nous étions à peu près convaincus d'avance que le déplacement des os, nécessaire aux bruits, ne pouvait se produire sans que les pieds posassent sur un corps résistant. Les assistants,

assis en demi-cercle, attendirent tranquillement les manifestations pendant une demi-heure, les Esprits restèrent muets. On changea alors la position de la plus jeune sœur ; on la fit asseoir les jambes étendues sur le divan ; sa sœur aînée à la manière ordinaire, à l'autre bout du canapé... même silence des Esprits. Cette seconde expérience nous confirma dans l'opinion que la plus jeune seule avait la faculté de produire des frappements. On continua cette expérience jusqu'à ce que les frappeuses elles-mêmes avouassent qu'il était inutile de persister davantage. Quand on leur eut rendu la position habituelle les coups commencèrent bientôt à se faire entendre (1) ! »

Voilà des expériences bien convaincantes ; eh bien, il est des personnes qui ne veulent pas être convaincues ; elles aiment mieux être dupes, comme ces femmes qui, battues par leur mari, répondent à ceux qui interviennent qu'il leur plaît d'être battues.

Toutefois nous ne nous en tiendrons pas là ; nous essayerons de forcer leur opiniâtreté en leur racontant de nouveaux faits, dont nous tirerons une conclusion générale.

(1) M. Morin, *loc. cit.*, p. 440, 441, 442.

Les médiums savent tout, nous assurent ceux qui les font parler ; les exceptions confirment la règle. « J'assistais, dit l'auteur déjà cité, à une soirée où se trouvait un médium écrivain très-célèbre : c'est une demoiselle par l'intermédiaire de laquelle plusieurs personnages historiques ont écrit leur vie. Ce jour-là, c'était Louis XI qui conduisait sa main. On invita les spectateurs à lui faire des questions. Je demandai à ce roi si, au lieu d'employer le français d'aujourd'hui, il ne pourrait pas écrire quelques lignes dans la langue de son temps, celle de Commines. Réponse : Pas d'épreuve. M. Piérat qui a fait des études approfondies sur l'histoire des provinces du Nord, pria Louis XI de donner des éclaircissements sur certaines particularités du siége de Maubeuge dont ne parle aucun historien. La réponse fut encore la même : *Pas d'épreuve* (1). »

Il est malheureux pour la science que les Esprits se réservent un certain nombre de questions, car on aurait depuis longtemps résolu le problème historique, regardé jusqu'ici comme insoluble, de l'*Homme au masque de fer*.

Si les *Spirites* ne répondent pas toujours quand on les interroge, ils se dédommagent souvent et

(1) M. Morin, *loc. cit.*, p. 404.

beaucoup quand on ne les interroge pas. Ils publient les oracles qu'ils ont recueillis de la bouche des grands hommes des temps passés avec lesquels ils vivent dans une honorable familiarité : c'est ainsi que nous avons un sermon de saint Louis sur l'avarice. La *Revue* est tolérante, et respecte ce qu'on s'est avisé d'appeler de notre temps la *couleur locale*. Saint Louis devait croire à l'immortalité de l'âme, à un avenir de peines et de récompenses; rien de plus naturel que de mettre dans sa bouche des anathèmes contre l'avarice et la menace de châtiments éternels. L'Église spirite, dit-on, ne croit pas à l'enfer; donc contradiction, inadvertance. Non. M. Kardec n'y croit pas, je le veux bien, c'est son droit; mais à qui fera-t-on admetre que saint Louis n'y croyait pas? C'est précisément cette contradiction qui me paraît la marque évidente de la sincérité des propagations de la nouvelle doctrine. Le saint Louis qui vous parle, c'est le vrai saint Louis d'autrefois; rien n'a changé en lui, mais les temps ont changé, les croyances ont changé, les sentiments ont changé, les hommes ont changé, et le spiritisme est le résumé de tous ces progrès accomplis. Laissez cet ancien parler de l'éternité des peines en l'autre vie; la *Revue* ne sera qu'un fidèle rapporteur, qu'un écho de la tombe, ainsi qu'on le dirait dans le style

de cette Église. Une seule chose m'étonne, c'est que ce sermon ressemble si fort à une amplification d'écolier : vraiment personne n'avait jamais vu trace de rhéteur en saint Louis. Ce seul trait me ferait douter de la plume à laquelle on attribue cette curieuse pièce d'éloquence. Et je crois qu'il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver entre cette pièce et d'autres morceaux de moins auguste origine un air de famille.

Mais il est dans ces évocations des choses plus curieuses. Voltaire interpellé dans un cercle, dont les opinions sont bien connues, maintient ses attaques contre le christianisme; évoqué dans le cercle de la Nouvelle-Orléans, il fulmine contre le catholicisme et adhère à la doctrine des évocateurs; évoqué par le catholique M. Carion, il fait profession de foi catholique, rétracte ses impiétés et signe même un désaveu dont le *fac simile* se trouve en tête du livre intitulé : *Lettres sur les évocations.*

Évidemment il se joue là une indigne comédie. Qui la joue? On le voit bien. Mais je pense qu'il serait de bon ton de respecter les morts; de ne pas les faire ressembler à ce personnage unique qui, dérobé par une planche à un crédule public d'enfants, change de voix pour jouer les rôles les plus divers; il serait de bon ton de respecter les vivants, et de

ne pas chercher à les amuser ou à les piper par d'indécentes farces et de puériles simagrées. Il serait temps que les prétendus esprits forts secouassent le joug de cette honteuse superstition dont on les charme; car il est plus logique et plus digne de la raison humaine de ne croire à rien que d'accepter cet amas de contradictions et de supercheries.

Mais laissons les morts anciens et illustres, revenons à des noms plus obscurs et à des faits non moins concluants.

« Une dame de mes amies, dit M. Morin, qui avait évoqué son mari et qui voulait qu'il indiquât son prénom, écrivit, comme on le lui ordonna, dix noms parmi lesquels était le prénom à découvrir. La corbeille (que faisait mouvoir l'Esprit) se mit en marche; elle parcourait lentement la liste..., elle finit par pointer au hasard : elle s'était fourvoyée. Elle recommença sans se décourager, indiqua un second nom, puis un troisième, et alla ainsi jusqu'à sept sans rencontrer juste...; la corbeille dépitée finit par donner sa langue aux chiens (1). »

Voilà pour les erreurs; comptons maintenant tous les refus de répondre aux questions qu'on adresse

(1) M. Morin, *loc. cit.*, p. 407.

aux Esprits; tous les échecs devant commissions; et nous verrons que le nombre des vérités apportées en ce monde par ces chevaliers errants du spiritisme n'est pas considérable, et que l'esprit humain pouvait se passer de leur concours.

Un écrivain, qui dernièrement a fait grand bruit dans le monde, qui a eu un succès vraiment populaire, a émis, entre mille autres, une idée qu'on a trouvée singulièrement ingénieuse. Toutes les fois qu'il s'agit d'un fait qu'on ne saurait expliquer par le cours naturel des choses, on doit nommer une commission d'hommes compétents, et ce que celle-ci décidera sera chose jugée. C'est ainsi que les sciences naturelles donneront la main à la critique historique, et formeront une barrière contre la supercherie et les surprises du mensonge. Que la foule se montre donc logique et conséquente dans son admiration; qu'elle prouve que ce qu'elle admire elle le comprend, et que ce qu'elle comprend elle l'adopte; que rien n'est pour elle l'objet d'un aveugle engouement, d'un sentiment frivole et passager. Le précepte qui, dans un cas, lui a paru souverainement sage, elle doit l'appliquer à la conduite de la vie entière. Or, voici le résultat des épreuves auxquelles on a soumis la doctrine que nous étudions.

« En 1857, des personnes de la ville de Boston, dont les oreilles étaient rebattues des récits spirites, pensèrent que pour en finir le meilleur moyen était de faire un défi public, semblable à celui de M. Burdin dont nous avons rendu compte. Une offre de 500 dollars (2700 fr.) fut faite, par l'organe du *Boston Courier*, à toute personne qui, en présence et à la satisfaction d'un certain nombre de professeurs de l'Université, reproduirait quelques-uns de ces phénomènes que les spirites disent s'exécuter journellement par l'intermédiaire des médiums. Le défi fut accepté par le docteur Gardner et par plusieurs personnes qui se vantaient d'être en communication avec les Esprits. Les concurrents se réunirent dans les bâtiments d'Albion, à Boston. Parmi eux on remarquait les fameuses demoiselles Fox. La commission se composait de quatre savants très-distingués. Les essais durèrent plusieurs jours; ils furent tous infructueux, ainsi que le constate le passage suivant du rapport de la commission. « La commission déclare que le docteur Gardner n'ayant pas réussi à lui présenter un agent ou *médium* qui révélât le mot confié aux Esprits dans une chambre voisine, qui lût le mot anglais écrit à l'intérieur d'un livre ou sur une feuille de papier pliée, qui répondît à une question que les intelligences seules

peuvent savoir, qui fît raisonner un piano sans le toucher, ou avancer une table d'un pied sans l'impulsion des mains; s'étant montré impuissant à rendre la commission témoin d'un phénomène que l'on pût, *même en usant d'une interprétation large et bienveillante*, regarder comme l'équivalent des épreuves proposées, d'un phénomène exigeant l'intervention d'un Esprit, supposant ou impliquant cette intervention..., n'a aucun titre pour exiger du *Courier* la remise de 500 dollars (1). »

« Au commencement de 1859, une commission, dit M. Morin, fut nommée sur ma proposition par la Société philanthropico-magnétique, à l'effet de rechercher et d'étudier les faits du spiritisme. Cette commission, dont je faisais partie, fit connaître sa mission par la voix de deux journaux magnétiques de Paris. Elle fit appel aux *médiums* et à tous ceux qui pouvaient présenter des phénomènes extraordinaires. Elle s'adressa particulièrement à M. Allan Kardec, qui répondit qu'il devait au préalable consulter ses médiums et la Société dont il est président, et qu'il ferait connaître leur décision. Cette décision est encore à venir (2). »

(1) M. Morin, *loc. cit.*, p. 463, 464.
(2) *Id.*, page 447.

Les échecs ne viennent pas toujours de ce dédaigneux silence, qui annonce que la dignité du sectaire et de l'homme est offensée : on y trouve quelquefois tout le comique d'une mésaventure où le ridicule le dispute à la crédulité. Voici un dernier trait que je ne sache pas qu'on ait contesté.

« Au mois de janvier 1859, je me trouvais un soir chez M. Piérart, écrivain spirite. Il y avait, entre autres personnes, M. Gérard, cent-garde, auteur d'un petit ouvrage sur le magnétisme, et une dame qui s'occupait de *magie noire*. Elle nous assura qu'elle avait suivi le rituel prescrit dans les grimoires, et qu'elle avait réussi dans tout ce qu'elle avait entrepris. Chacun exprima le désir de renouveler quelqu'une des épreuves. La dame alla chercher les six grimoires. On choisit parmi les six grimoires celui d'Honorius, qui passe pour le plus efficace. Le maître de maison prit dans ce livre une évocation à Satan et la récita à haute voix... Tout à coup on entend une voix qui semblait venir d'en haut : c'était comme un sourd gémissement. Quelques personnes se troublent; le gémissement recommence... M. Piérart, en proie à une vive agitation, ouvre la porte : il trouve sur le palier une servante qui déclare avoir entendu des bruits étranges, et elle nous certifia qu'il n'y avait personne dans les

chambres voisines. Plus de doute, c'est un esprit. M. Gérard offre bravement de l'interroger. Il s'écrie : — Au nom de Dieu, qui es-tu ? Pas de réponse. Eh bien, alors, au nom du diable, qui es-tu ? Silence prolongé. J'approche alors du mur d'où avaient paru sortir les gémissements et dans lequel était un poêle. Je frappe trois coups sur ce mur et je crie : Qui es-tu ? — Une voix répond : Auguste. — Que fais-tu ? — Je ramone. — Et au nom de qui ramones-tu ? — Restaurant (1).... »

Voilà une anecdote qui peut bien faire rire, mais on n'en a guère le courage quand on songe à tout ce qui se perd d'esprit, de bon sens, de santé à ces vilains jeux. Si les inventeurs et les propagateurs de ces misérables jongleries ne faisaient que des dupes, c'est-à-dire se contentaient de faire prendre l'erreur pour la vérité, peut-être faudrait-il se moquer de la sotte crédulité de ceux qui les écoutent, et les railler plutôt que de les plaindre. Mais ce qu'il faudrait faire, ce que, j'espère, on fera bientôt pour l'édification de tous, ce sera la statistique de toutes les âmes que ces préoccupations égarent, de toutes les personnes que cette ridicule folie a tuées.

Toutefois, il faut le déclarer ici, il faut le dire

(1) Page 457.

bien haut : les imposteurs ne sont pas les seuls coupables. Il serait plus commode de donner toutes leurs dupes pour des victimes et d'en faire un lamentable tableau. Le pathétique pourrait y trouver son compte, mais la vérité n'y trouverait pas le sien. Il serait trop simple de faire croire au pouvoir irrésistible de ces enchanteurs. Il est une illusion qu'il est temps de dissiper.

Si l'homme reçoit en naissant des aptitudes intellectuelles, des facultés diverses qui lui permettent d'atteindre sa fin; ces facultés ne se développent point d'elles-mêmes, comme le germe de la plante; les circonstances extérieures peuvent beaucoup, mais elles ne peuvent pas tout. Il est besoin, pour qu'elles grandissent de jour en jour et arrivent à leur complet épanouissement, d'un effort qui parte de la volonté même; et cette volonté les doit toujours tenir sous son empire, sans leur permettre un seul instant d'agir d'elles-mêmes ou sous une influence qu'elle a le devoir de repousser. Un mol abandon ou un moment d'oubli dans cette surveillance obligatoire, dans cette direction nécessaire, peut tout perdre : c'est le moment que saisit la curiosité pour nous pousser à la plus déplorable indiscrétion. On ne peut pas dire que ce soit seulement le sentiment de l'indépendance qui nous porte

à nous soustraire à cette vigilance incommode, à cette autorité jalouse de la volonté. Il y a encore une autre cause qui mérite d'être signalée. Dirigées par la volonté, toutes nos facultés paraissent n'arriver qu'à des pensées vulgaires, et ne sortent jamais de la sphère moyenne du sens commun. Mais que l'on abandonne l'imagination à elle-même, comme elle multiplie ses conceptions, comme elle les varie à l'infini, comme tout paraît plus grandiose, plus saisissant, plus original! Sa puissance, on le dirait, a doublé. Il arrive alors à l'homme éveillé ce qui arrive à l'homme qui dort. Lisez le livre d'Albert Lemoine *sur le sommeil*, ou celui de Maury sur le même sujet. Vous verrez que le rêve n'est si étrange, que l'imagination ne s'y montre si fertile que parce que nous n'avons plus la direction de nos facultés intellectuelles. On a raison de dire qu'il est des rêves pour l'homme qui veille. Je ne parle pas de cette rêverie douce, calme, innocente, qui nous berce quelques instants, et cesse au premier signal de la volonté. Je veux parler de cette disposition d'une intelligence sans règle ni mesure, qui grossit tout, exagère tout, enfle tout, brouille tout, fait une réalité à sa mode, et se laisse sans cesse prendre aux trompeuses amorces de la nouveauté. Cette puissante activité de l'imagination, nous la prenons

pour un accroissement de la puissance de notre esprit : nous nous croyons plus féconds, parce que nous sommes plus libres; nous pensons que cet affranchissement est pour notre intelligence le commencement de sa grandeur; nous trouvons à notre révolte l'excuse la plus flatteuse. Mais l'illusion dure peu, et avec elle s'en va le bonheur. Bientôt se trouble l'économie divine de nos facultés; bientôt tous les ressorts de notre entendement se faussent : c'est en vain que nous voulons ressaisir cette direction qui nous était confiée, cet empire qui faisait notre dignité et notre gloire : tout en nous nous échappe du même coup; notre intelligence, notre liberté et notre cœur. L'imagination nous possède tout entiers, elle nous obsède et nous tourmente; elle n'enfante plus que des monstres, et nous voilà épouvantés des fantômes que nous créons. Nous devenons le jouet d'une curiosité inquiète, insatiable, et nous sommes sans cesse et malgré nous portés vers des objets qui nous effrayent et nous glacent. Les visions succèdent aux visions, les extravagances aux extravagances; tout autre vie que la vie de l'imagination se retire peu à peu de nous. Nous sommes sans force contre le mal qui nous ronge et nous consume, et nous ne savons plus nous intéresser aux choses de la vie réelle, aux devoirs quelquefois si doux qu'elle nous

impose. Du joug léger et aimable de la raison, nous avons passé sous le joug accablant d'une idée fixe qui nous tyrannise sans relâche. On ne voit se peindre sur notre visage que la pâleur et la stupidité d'une terreur qui toujours nous assiége. Notre cerveau s'échauffe ; en notre sang s'allume des ardeurs inconnues ; déjà les influences bienfaisantes de la morale n'ont plus rien à faire avec nous ; nous appartenons tout entier à la médecine. On peut lire dans l'admirable ouvrage de M. Brierre de Boismont (1) les savantes études qu'il a faites sur l'hallucination et ses causes si diverses.

On verra que presque toujours la cause la plus certaine de ce déplorable état, c'est nous-mêmes. Nous sommes responsables de l'exercice de nos facultés morales autant que de l'exercice de nos facultés physiques, et tout ce qui arrive de fâcheux à celles-là nous est imputable. Voilà ce dont devraient se bien pénétrer les personnes qui ne voient dans les représentations que nous donnent les magnétiseurs qu'un divertissement innocent, qu'un jeu sans conséquence. Innocente d'abord, notre curiosité ne tarde pas à devenir coupable. Nous sommes, tous

(1) *Des hallucinations*, ou *Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*,

tant que nous sommes, des esprits faibles en présence du merveilleux et de l'inconnu ; mais notre faiblesse devient sans remède si nous cédons une seconde aux redoutables tentations auxquelles ils nous exposent.

Dans son troisième livre de la *République*, Platon parle de l'influence des beaux objets, des chefs-d'œuvre de l'art sur nos esprits ; il semble, dit-il, que de tous ces objets s'exhale un souffle pur et salutaire qui apporte à nos âmes la santé et la vie. Rien de plus gracieux, rien de plus exact que cette image.

Nous pouvons choisir un lieu, une société, une compagnie d'où ne nous viennent que de nobles pensées et de louables sentiments ; nous y respirons cet air sain et léger qui pénètre notre âme et en rend plus doux et plus forts tous les mouvements. Là seulement notre raison est à l'aise, notre volonté se possède, et notre cœur ne s'échauffe et ne bat que pour des motifs que le bon sens avoue. C'est à nous de nous placer dans ces conditions indispensables à l'exercice régulier et au développement complet de toutes nos facultés. Alors seulement l'exaltation n'est point folie, et la sagesse le fait d'un naturel bas et pusillanime. Et si le corps, par certains phénomènes extraordinaires, accuse et trahit cette puissance

supérieure de l'âme, qui ne peut enfanter des merveilles qu'à condition qu'elle l'agite et le remue jusqu'en son fond, au moins la médecine saura distinguer les effets du génie des effets d'une faiblesse sans remède (1).

Au lieu d'agir avec cette prudence, que faisons-nous? Nous aimons, nous recherchons la société d'intelligences malsaines, d'esprits faux; nous assistons à des spectacles où il ne se trouve rien de sain, rien de juste, rien de naturel; on ne rencontre partout que hideux objets, mystères effrayants, phénomènes étranges. De tous ces objets, de tous ces esprits, sort je ne sais quelle haleine empestée qui corrompt l'âme qui s'y livre. Vous voyez dans une même salle mille personnes haletantes, retenant leur respiration pour mieux entendre, ouvrant de grands yeux pour mieux voir ce qu'on leur annonce et qui, dans leur délire, pensent voir, pensent entendre ce qu'elles ne verraient, ni n'entendraient si leur esprit était sain. L'homme a tant de peine à garder sa raison, à la préserver de toutes les défaillances auxquelles elle est naturellement sujette! Comment pourrait-elle résister au régime absurde

(1) Brierre de Boismont, ouvrage cité : *Hallucination physiologique, hallucination pathologique*, p. 544, 545.

auquel la soumettent si légèrement certaines personnes? Et souvent ce sont des natures fragiles et délicates, des tempéraments nerveux et sujets à des accès de fièvre, des esprits frivoles, des imaginations déréglées; ce sont des intelligences que ni la science ni la force des croyances et des principes n'ont préparées à l'observation et à l'étude; ce sont des âmes prédestinées à tous les égarements de la pensée et du cœur, qui se livrent étourdiment à ces pratiques honteuses, à ces exercices funestes de la nécromancie.

« Un médecin, dont je ne puis donner même l'initiale, dit M. Morin, attaché à l'un des hôpitaux militaires de Paris, homme fort instruit, s'occupa pendant quelques mois des tables tournantes et de communications spirituelles. Tout à coup, il renonça à ces sortes de travaux et ne voulut plus en entendre parler. Me trouvant un jour avec lui et ignorant sa résolution récente, je le questionnai sur ses progrès dans les sciences occultes. Il fit pour me répondre un effort pénible, et voici la substance de sa réponse : « Ce sont là de vilains jeux qui ne peuvent mener à rien de bon et qui peuvent faire beaucoup de mal. Je suis devenu *médium;* chaque fois que je prenais un crayon et que je me mettais à écrire, ma main, mue par je ne sais quelle

force, traçait ces mots : Vends-toi, vends-toi (1)! »

Il s'agit ici d'un homme intelligent, dont la raison avait été longtemps exercée par la science, fortifiée contre l'erreur et la supercherie, et cependant sans l'énergie prodigieuse de sa volonté, il aurait eu le sort commun de tant de têtes vides et légères.

En santé même, il n'est personne qui n'ait eu des hallucinations, des rêves extravagants, des cauchemars ; personne qui n'ait connu quelque chose du somnambulisme naturel : mais ce n'était que des accidents ; c'était des avertissements que la nature nous donne pour nous faire savoir qu'il y a en nous le germe de tous ces égarements qui nous font frémir. Quand le mal est si près de nous, quand il est en nous, quand il est dans notre sang, et qu'il n'attend qu'une occasion pour éclater et nous envahir, comment se fait-il qu'on nous voie jouer avec le danger ? Tout nous parle de notre faiblesse, de notre misère, de notre néant, et nous agissons, comme si nous avions la raison la plus ferme et la plus haute, le cœur le mieux assuré contre la violence des passions ?

Il est un point auquel on ne réfléchit pas assez souvent : c'est que toutes les fois que nos facultés

(1) Morin, *Du magnétisme et des sciences occultes*, page 425.

intellectuelles s'altèrent et se déconcertent, toutes les fois qu'un trouble profond règne dans notre entendement et notre volonté, les fonctions vitales s'altèrent aussi, et produisent les plus singuliers phénomènes ; le désordre de l'âme se reproduit dans le corps en s'exagérant, pour ainsi dire, en s'y fixant, et en rendant ainsi le retour à la raison impossible. L'ivresse engendre une maladie bien connue, dont il est difficile de revenir : ce dérangement dans les idées, cette ivresse de l'esprit que produit le somnambulisme artificiel finit par devenir l'état, sinon régulier, du moins constant du sujet magnétisé. Il se passe quelque chose de bien étrange dans ce sujet, quelque chose qui n'appartient plus à la vie ordinaire et normale ; cette insensibilité absolue de tout le corps, et cette absence de conscience et de mémoire, voilà bien de quoi étonner et confondre. Répétez souvent votre expérience, placez souvent un même individu dans cet état étrange, et bientôt l'exception deviendra la règle. Tout en lui sera bouleversé : circulation, respiration, fonctions de relation, idées, sentiments, volontés. C'est là une conséquence inévitable de notre conduite qui prouve que l'existence physique elle-même a été placée sous notre garde et notre responsabilité. Notre personne morale est notre œuvre,

la philosophie nous le répète sans cesse : le moment n'est-il pas venu de faire mieux connaître l'influence du moral sur le physique?

Il nous arrive assurément plus d'une fois dans notre vie, en de graves circonstances, d'avoir quatre-vingt-quinze pulsations par seconde. La science constate que c'est là le nombre de pulsations donné par les aliénés (1) : à quelle distance sommes-nous donc de la folie ? Par quelqu'une de ces opérations magiques qui vous enchantent, prolongez cet état qui n'est qu'accidentel, multipliez les moments où votre pouls bat les quatre-vingt-quinze pulsations, et vous verrez venir la folie à grands pas.

Il nous est impossible de déraisonner impunément. Dans notre corps comme en notre âme tout tourne en habitude, et l'habitude enchaîne l'un à l'autre plus fortement que nous ne pouvons nous l'imaginer.

Vous voulez que le présent n'ait rien à démêler avec le passé, et dans tout ce que vous faites à cette heure vous prétendez bien ne pas engager l'avenir. Détrompez-vous. Dans notre existence tout se tient. Dans ce présent même que vous croyez tout entier à vous se trouve le passé sur lequel vous ne pouvez

(1) Brierre de Boismont, *loc. cit.*, p. 602.

plus rien, et commence à poindre l'avenir dont vous ne disposez déjà plus.

Notre pensée est trop dépendante de notre nature physique pour que nous puissions nous permettre d'outrager à notre aise le bon sens et l'expérience. Vous croyez en être quittes pour quelques paradoxes qui vous ont valu des murmures approbateurs, mais vous avez laissé dans votre cerveau une empreinte si profonde que vous finissez par prendre vos paradoxes au sérieux, et par ne plus vous apercevoir de votre déraison. Cette substance assez molle pour que tout s'y grave, tout s'y imprime, assez ferme pour que rien ne s'efface et disparaisse, garde fidèlement les traces de vos désordres les plus secrets, et, quand vous vous y attendrez le moins, elle vous trahira.

Lorsque, l'œil en feu, la poitrine haletante, vous êtes penché vers une table, une corbeille, un médium, et que vous attendez que la table tourne, que la corbeille écrive, que le médium réponde, croyez-vous faire un acte raisonnable? Eh bien, mettez la main droite sur votre bras gauche, près du poignet, comptez les pulsations : vous avez la fièvre, vous avez le chiffre fatal. Jugez maintenant votre acte : aujourd'hui vous le pouvez sainement ; demain encore, après demain peut-être. Et plus tard?... Vous

voulez savoir ce que dans notre condition ordinaire il nous est interdit de savoir : il n'y a plus de bornes à votre curiosité ; le temps et l'espace n'ont plus de limites, le passé plus de secrets, l'avenir plus de mystères. Vous voulez connaître l'avenir, je le veux bien, mais, comme pour l'oracle de Claros (1), c'est à une condition, à la condition de boire d'un certain breuvage, et c'est un breuvage qui abrége la vie.

(1) Eusèbe Salverte, *Des sciences occultes*, p. 132.

DEUXIÈME PARTIE

DU SPIRITISME

I

LE SPIRITISME EST-IL UNE RELIGION ?
EST-IL UNE PHILOSOPHIE ?
S'IL EST UNE PHILOSOPHIE, QUELLE EST SA MÉTHODE ?

Le Spiritisme est-il une Religion ? — Est-il une Philosophie ? — S'il est une Philosophie, quelle est sa méthode ?

Les tendances matérialistes d'une société peuvent tenir à deux causes fort différentes, ou à l'abaissement des mœurs, ou à l'envahissement des esprits par les sciences physiques et naturelles. C'est à cette dernière cause que j'attribuerais volontiers le matérialisme contemporain dont on se plaint amèrement. Quoi qu'il en soit, quand la foi aux choses invisibles et infinies se perd, quand s'affaiblit l'empire de la philosophie sur les âmes, cette foi est bientôt remplacée par la superstition, par la croyance à un certain merveilleux qui atteste que l'homme est un être essentiellement religieux, comme l'affirmait Aristote.

La crise philosophique à laquelle nous assistons, nous donne, ce me semble, à ce sujet, une grande et instructive leçon. Il se produit, pour remplacer les enseignements des religions positives, une foule de doctrines nouvelles, ou renouvelées, qui tiennent souvent du spiritualisme et du matérialisme, de la foi et de la science, de façon à s'accommoder aux tendances les plus diverses de notre nature, à satisfaire tous nos penchants, à flatter cette orgueilleuse raison qui veut se rendre compte de tout, à séduire cette inclination au merveilleux, qui accepte en aveugle les assertions les plus étranges. Pour mener à bonne fin cette entreprise, il faut beaucoup d'habileté, un peu de science ne nuit pas, je ne sais s'il faut beaucoup de convictions.

Le *Spiritisme* dont nous avons à parler, nous paraît avoir tous les caractères des doctrines contemporaines, quelque chose d'indécis et de vague qui redoute la négation presque autant que l'affirmation, quelque chose de peu homogène et de peu consistant, des contradictions même apparentes ou réelles, un certain air d'indépendance qu'il tient de la science pure, un mysticisme tempéré qui ne peut déplaire aux âmes dévotes. Aussi, peut-on se demander s'il s'agit ici d'une philosophie ou d'une religion. Si nous demandons aux spirites eux-mêmes

une réponse à cette question, ils n'hésiteront pas à nous répondre que ce qu'ils ont voulu fonder c'est une science, une science qui ne diffère point des sciences naturelles, qui doit tout à la méthode d'observation. « Le spiritisme, nous dit-on, a pour but la constatation et l'étude de la manifestation des Esprits, de leurs facultés, de leur situation et de leur avenir, en un mot, la connaissance du monde invisible (1). » Le spiritisme vous dira encore qu'il n'a ni temples, ni autels, ni prêtres, qu'il est par conséquent une véritable science. Cependant l'impatience des objections se montre quelquefois dans ses missionnaires, je n'ose dire ses pontifes, et l'on ne peut laisser que de trouver étrange certains passages comme celui-ci : « Les esprits sont de véritables puissances plus à redouter qu'on ne croit; ils pourraient bien, comme ils l'ont déjà faits, appesantir leurs bras sur ceux qui les méprisent. Si l'on savait ce qui peut résulter de les avoir pour ennemis, on y regarderait à deux fois (2). » Le *Spiritisme* a donc ses foudres et ses menaces, et il sait oublier à propos qu'il est une pure science. Toutefois nous sommes convaincus que sa tolérance, qui est extrême, ne lui permettra jamais d'avoir

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, par Allan Kardec, 4e édit., p. 76.
(2) *Id.* ibid., p. 53.

recours à ses puissants auxiliaires pour réduire au silence les contradicteurs, ou pour mettre les rieurs de son côté. Nous restons convaincus que le Sinaï où il réside, au milieu des nuages, ne fera briller ses éclairs et gronder son tonnerre que lorsque l'incrédulité sera sans remèdes.

Le spiritisme ne veut se brouiller avec personne, c'est ce qui frappe tout lecteur attentif, avec le christianisme moins qu'avec tout autre doctrine : il ne cesse de montrer les concordances de ses enseignements avec ceux de l'Évangile ; il fait effort pour rassurer les âmes dévotes et lever tous les scrupules ; il veut des intelligences dans la place, assuré de l'esprit de prosélytisme des pieuses gens : mais en faisant ainsi patte de velours, en caressant le christianisme, il nous semble que maintes fois il l'égratigne et le déchire. On veut être conforme : à la Bible, à l'Évangile, aux Pères de l'Église (1), ce qui est édifiant, mais en même temps on nie l'éternité des peines, un des dogmes les plus explicites du christianisme, ce qui peut paraître impie à quelques personnes. La situation est délicate, il en faut convenir.

Voyons maintenant la méthode. Dans le dialogue

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 41.

intitulé : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* il arrive très-souvent au *visiteur*, de poser à l'interlocuteur AK des questions indiscrètes et prématurées, et invariablement le docteur de la loi répond : Vous ne pouvez me comprendre en ce moment, lisez tout ce que j'ai écrit précédemment sur ce grave sujet, et vous serez alors en état de goûter mes doctrines. Ainsi il est des livres sacrés qu'il faut acheter, étudier et comprendre, avant de songer à discuter, avant de faire la moindre objection. Les objections ne viennent le plus souvent que de notre ignorance; il convient donc avant tout de nous instruire. D'ailleurs il n'y a pas une science qui puisse s'exposer en quelques mots, s'enseigner dans des entretiens à bâtons rompus, sans suite ni liaison ; il y a un enchaînement nécessaire entre toutes les vérités, que ne comportent point les discussions intempestives et décousues. Il est une série de théorèmes dont l'ordre rigoureux ne peut être changé sans qu'ils deviennent inintelligibles. Aussi comprenons-nous parfaitement les observations du maître au disciple.

Les livres une fois consultés, il reste à étudier les phénomènes spirites dans les tables : là est le commencement de la science : c'est par les *tables tournantes* que les esprits ont commencé à se révéler : pourquoi ainsi ? nous n'avons pas à nous le deman-

der : constater les faits, voilà quelle doit être notre unique ambition.

Quelles sont les conditions d'une bonne observation, d'une expérimentation fructueuse, d'une étude impartiale ? Les voici : nous devons appeler les esprits *avec recueillement et pour des motifs sérieux* (1). « L'appel des esprits, dit l'auteur en un autre passage (2), l'appel des esprits se fait au nom de Dieu, avec respect et recueillement. »

Quand nous disions, il n'y a qu'un instant, que le spiritisme a plus d'une ressemblance avec une religion, il me semble que nous ne nous avancions pas trop. Je sais que les protestations abondent, mais les traits de ressemblance aussi : en tous les cas ce recueillement et ces invocations à Dieu sont peu dans les habitudes de la science. Quant aux *motifs sérieux*, je n'en connais pas d'autres que l'amour de la vérité, le désir d'expliquer le mystère; j'aime à croire que c'est ainsi que l'entendent les spirites. Mais il faut convenir que ce n'est point là un côté original, et le spiritisme se pique un peu d'originalité.

Il est en effet un point qui frappera tous ceux qui

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 63.
(2) *Id.*, p. 82.

liront, qui a dû frapper tous ceux qui ont lu les ouvrages spirites. C'est à la fois une comparaison continuelle avec les autres sciences, comme si l'on voulait rapprocher les méthodes et partager le crédit dont elles jouissent, et un certain dédain pour ces mêmes sciences, une recommandation fréquente de ne point confondre le spiritisme avec ce qu'il appelle les *sciences vulgaires* (1). Ainsi le spiritisme paraît avoir moins souci de se brouiller avec les savants que de rompre avec le christianisme ; il se place tout d'abord au-dessus de la physique, de la chimie, de la physiologie, de la médecine, avec lesquelles il ne veut pas qu'on le confonde. Il garde avec elles une attitude qu'il prend pour du bel air; il affirme que les faits sur lesquels il repose sont aussi nombreux que ceux sur lesquels s'appuient toutes les sciences expérimentales, qu'ils sont aussi bien établis, constatés, démontrés, mais il en cite à peine quelques-uns ; dans cette science nouvelle tout est mystère : les phénomènes et les adeptes. Elle a ses catacombes comme le christianisme naissant. Elle fait appel à l'avenir, et, tout en interdisant tout rapprochement entre elle et les doctrines vulgaires, elle rappelle la découverte de Galilée mé-

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 17.

connue, ainsi que celle de Fulton et de tant d'autres. Des temps meilleurs viendront pour elle, et ceux qui travaillent dans l'ombre au succès de cette merveilleuse science finiront par se montrer au grand jour. D'autant plus que pour ces illustres auxiliaires ce n'est qu'une question de respect humain : nous ne voyons nulle part des bûchers, des chevalets, des instruments de torture; les honneurs de la persécution leur sont refusés, et le martyre n'est point nécessaire pour attester leur foi. Bien que l'autorité des grands soit, en une certaine mesure, une garantie de la vérité, elle ne suffit point à garantir de l'erreur, et ne dispense jamais de l'examen. Quand pourrons-nous lire une longue liste de ces noms, que nous promet sans cesse l'auteur, ou plutôt l'écrivain sacré du spiritisme ?

Mais regardons le spiritisme comme une science expérimentale : une difficulté se présente naturellement à nous de l'aveu même des spirites les mieux informés. Quand il s'agit des phénomènes de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, on conçoit toujours la possibilité de les observer soit directement, soit à l'aide d'instruments plus ou moins parfaits. Soumise aveuglément à des lois immuables, la nature ne peut jamais se refuser à nos recherches : il n'y a rien de volontaire en tous ses mouvements,

et il est des conditions dans lesquelles elle doit nous livrer ses secrets. La fantaisie, le caprice n'est point son fait; et c'est parce qu'il en est ainsi que la science est possible.

Mais pour la science des spirites, l'observation n'est point aussi facile et aussi sûre. Les phénomènes qu'on étudie ne *peuvent obéir à notre gré* (1).

« Celui qui veut observer avec bonne foi, doit, je ne dis pas croire sur parole, mais se dépouiller de toute idée préconçue ; ne pas vouloir assimiler des choses incompatibles ; attendre, suivre, observer avec une patience infatigable.... (2). » D'ailleurs, *les esprits ne tiennent pas à convaincre certaines personnes*, comme nous l'assurent les spirites. Vous comprenez quel embarras ces Esprits doivent donner à la science. Enfin, nous le verrons plus loin, il y a des esprits trompeurs, menteurs, qui se jouent de nos désirs et de nos recherches, se dérobent à nos prises, et ne consultent que leurs caprices. Singulières conditions, il en faut convenir, pour la science, conditions uniques ! Et l'on nous répète sans cesse que le spiritisme n'est pas une religion, mais une philosophie. Quelle certitude pour une

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 22.
(2) *Id.*, p. 23.

science! Quel moyen de s'assurer de la vérité! Je commence à croire qu'il est, pour bien observer les phénomènes spirites, des conditions dont ne parle pas l'auteur que nous étudions. Il est une grâce d'état que l'on obtient par cette invocation à Dieu qu'on nous recommande; il est des conditions intellectuelles et morales qu'on se dit à l'oreille, que les initiés seuls connaissent. Et pourtant il s'agit ici d'une science : science, il est vrai, supérieure à toutes celles qui ont la matière pour objet, mais enfin, on l'affirme en maints endroits, le spiritisme est une science d'observation. Ajoutons que c'est à ce titre seul que nous nous permettons de l'étudier : nous le prenons pour un système philosophique et c'est ce qui nous met à l'aise : nous respectons trop les religions positives pour leur soumettre d'humbles objections.

Jusqu'ici la philosophie a échoué à démontrer l'existence d'un monde des esprits et l'immortalité de l'âme, voici une science nouvelle qui se donne comme l'auxiliaire de la philosophie, qui réussit à établir ce dont celle-ci n'a pu convaincre personne; qui tranche où celle-ci balbutie, qui fait toucher du doigt ce que celle-ci nous montre dans un lointain obscur et confus. Que toutes les sciences morales saluent cette sœur adoptive et lui fassent bon ac-

cueil en attendant qu'elle produise ses titres de famille !

Pour nous, nous sommes persuadé que le lecteur, en parcourant cet exposé aussi complet et aussi impartial que possible, éprouvera le même embarras que nous; il se demandera si le spiritisme est une religion ou une science; il affirme qu'il est une science, sans nous donner le secret de ses découvertes, et il se présente à nous comme une révélation. Aussi nous nous garderons d'affirmer et de conclure, pour rester fidèle à l'esprit de cette doctrine, et offrir une garantie d'impartialité à nos lecteurs.

II

DESCRIPTION DU MONDE DES ESPRITS.
LEURS MŒURS ET COUTUMES.

Description du monde des Esprits. — Leurs mœurs et leurs coutumes.

Supposons que l'observation des phénomènes spirites, bien que difficile, on en convient, ait réussi à un certain nombre d'intelligences supérieures.

Voici les résultats vraiment remarquables qu'elle aurait donnés à ces heureux *initiés ;* qu'on me passe ce mot, il revient si souvent en des sens si divers, que l'on ne sait plus si c'est une métaphore ou le mot propre.

Le nombre des Esprits est illimité, mais on peut les grouper et en former des classes et des ordres d'après les caractères qu'une observation attentive leur reconnaît.

Il est des Esprits *moqueurs*, qui se jouent de nos désirs, qui répondent par l'ironie et le persiflage à nos questions indiscrètes : néanmoins, dans notre

commerce avec eux il nous est toujours possible d'apprendre quelque chose ; « leurs imperfections leurs défauts, leur insuffisance, leur ignorance même, sont autant de sujets d'observation qui nous initient à la nature intime de ce monde (1). »

Les Esprits *éclairés* nous apprennent beaucoup, mais dans la limite du possible ; il faut se contenter de ce qu'ils nous disent ; vouloir aller au delà, c'est s'exposer aux mystifications des Esprits *légers*, toujours prêts à répondre à tout (2) et pour tous.

Il est des Esprits *vulgaires* qui, sans être mauvais, peuvent avoir des préférences, des opinions, bien différents des Esprits *supérieurs*, qui ne touchent point aux questions de détail. Quand ils se font entendre, ils se contentent de nous parler de la bonté et de la justice de Dieu, sans nous faire connaître le moyen dont il le faut adorer.

A cette classification incomplète substituons une classification plus exacte, plus scientifique, qui rappelle celles de Linné, de Jussieu, de Tournefort, et nous aurons trois ordres principaux : 1° les purs Esprits ; 2° les bons Esprits, dont le désir du bien est la préoccupation ; 3° les Esprits imparfaits (3).

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 35.

(2) *Id.*, p. 35.

(3) *Le Livre des Esprits*, p. 39.

Voilà pour la division la plus générale ; elle suffit à la science la plus rigoureuse et la plus exigeante, et d'ailleurs elle est due aux instructions bienveillantes des Esprits qui n'ont jamais fait défaut aux observateurs sincères (1).

Ces trois ordres renferment chacun un nombre de classes différentes.

Les caractères du troisième ordre sont les suivants : propension au mal ; orgueil, ignorance, égoïsme, et toutes les mauvaises passions qui en sont la suite. Ces Esprits ont l'intuition de Dieu, mais ils ne le comprennent pas (2).

Ils conservent le souvenir et la perception des souffrances de la vie corporelle, et cette impression est souvent plus pénible que la réalité (3).

On les divise en cinq classes principales : 1° les Esprits impurs ; 2° les Esprits légers, que le vulgaire désigne sous les noms de *follets*, *lutins*, *gnomes*, *farfadets ;* 3° les Esprits faux-savants, qui croient savoir plus qu'ils ne savent en réalité ; 4° les Esprits neutres, qui ne s'élèvent pas au-dessus de la condition vulgaire de l'humanité ; 5° les Esprits frappeurs et perturbateurs. Ce sont eux qui manifes-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 43.
(2) *Id.*, p. 42.
(3) *Id.*, p. 44.

tent souvent leur présence par des coups, par le déplacement anormal des corps solides, l'agitation de l'air, etc.

Le second ordre renferme les bons Esprits : en eux l'esprit prédomine sur la matière, et le désir du bien sur tout autre désir ; « ils comprennent Dieu, dit l'auteur du *Livre des Esprits;* ils sont heureux du bien qu'ils font et du mal qu'ils empêchent. L'amour qui les unit est pour eux la source d'un bonheur ineffable que n'altèrent ni l'envie, ni les remords, ni aucune mauvaise passion ; mais tous ont encore des épreuves à subir jusqu'à ce qu'ils aient atteint la perfection absolue..... Dans les croyances vulgaires on les désigne sous les noms de *bons génies*, *génies protecteurs*, *Esprits du bien.*

Ils forment quatre classes : 1° les Esprits bienveillants; 2° les Esprits savants; 3° les Esprits sages ; 4° les Esprits supérieurs.

Le premier ordre ne forme qu'une classe. Les Esprits qui la composent ont atteint la somme de perfection dont est susceptible la créature, et n'ont plus à subir ni épreuves ni expiations. Ils commandent à tous les Esprits qui leur sont inférieurs, les aident à se perfectionner, et assistent les hommes dans leur détresse. On les désigne quelquefois sous les noms d'anges, archanges, ou séraphins.

Les lecteurs, en voyant tous les êtres du monde invisible si bien décrits et si bien classés, ne pourront s'empêcher d'admirer un si bel ordre, et de reconnaître les lumières privilégiées qu'ont reçues les fondateurs d'une science si nouvelle et déjà si étendue. Il en est, peut-être, qui verront dans cette peinture une parodie des traditions chrétiennes sur les anges et les démons. Les auteurs du spiritisme protestent, et en effet que le lecteur attende la fin, et il verra combien les enseignements spirites diffèrent de ceux de l'Église.

Les Esprits que nous venons de faire connaître, les livres des spirites à la main, ne sont point des êtres abstraits, vagues et indéfinis, mais des êtres concrets et circonscrits. Ils se transportent partout avec la rapidité de la pensée, ils pénètrent tout : aucune substance ne leur fait obstacle ; ils ont toutes nos perceptions à un degré plus subtil, et perçoivent des choses qui échappent à la grossièreté de nos organes (1).

L'Esprit n'est pas absolument immatériel, il est enveloppé d'une substance vaporeuse, *fluidique*, légère, servant de lien et d'intermédiaire entre l'esprit et le corps. Cette espèce de corps se nomme

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 75.

périsprit (1). C'est quelque chose d'éthéré et de subtil, de forme humaine qui paraît être la forme type.

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 74. — *Le Livre des Esprits*, p. 38. — *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, p. 7.

III

QU'EST-CE QUE LES ESPRITS. — PLURALITÉ DES EXISTENCES.

Qu'est-ce que les Esprits. — Pluralité des existences.

Qu'est-ce donc que les Esprits ? Sont-ils des créatures particulières, des espèces d'êtres qui tiennent de Dieu et de l'homme sans être ni l'un ni l'autre? c'est ainsi que l'Église conçoit les anges et les démons. — Non, ce sont les âmes des hommes ; ce sont des êtres que nous avons vus en ce monde, avec lesquels nous avons conversé, eu des relations d'amitié, que nous avons connus. Ce sont nos parents, nos voisins, nos ennemis, qui ont été appelés à une autre vie pour arriver à une perfection qu'ils ne pouvaient trouver sur cette terre. Ainsi, voilà les démons et les anges rayés des croyances d'une religion avec laquelle on voulait vivre en bonne intelligence; je crains bien que l'on n'écarte ceux que l'on voulait attirer.

Mais il se présente d'autres difficultés plus graves. Vous qui écoutez docilement les grands maîtres du spiritisme et leurs doctes leçons, en venant en ce monde vous ne passez pas du néant à l'être, vous avez déjà passé par une série d'existences qui vous acheminaient insensiblement à celle-ci, comme celle-ci doit vous conduire à cette vie des esprits à laquelle la vie présente a, ce me semble, peu à envier. Il y a bien des gens qui pourraient ne voir là qu'une doctrine renouvelée des anciens, qu'on est convenu d'appeler Métempsychose ; mais si l'on va au fond des choses, on ne tardera pas à être détrompé.

Et d'abord, qui n'admirerait combien cette explication est commode et sûre pour la conscience d'un chrétien ! Le *péché originel*, ce sombre et redoutable mystère, qui épouvante la raison et lui répugne, ne se trouve-t-il pas la chose la plus simple et la plus claire du monde? « L'homme connaît ses défauts actuels; il sait que ces défauts sont les restes, la suite de ceux qu'il avait, et qui sont comme un véritable *péché originel;* il en conclut le mal qu'il a pu commettre, et cela lui suffit pour se corriger (1).

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 112.

« Et voilà pourquoi votre fille est muette », dirait quelqu'un qui trouverait nette et satisfaisante cette explication. Ajoutez que l'on comprend également et du même coup l'inégalité des âmes quand elles viennent en ce monde ; pourquoi un même père a des enfants si différents de caractères, de sentiments, et par suite dont la destinée est si différente ; pourquoi il y a des peuples civilisés et des peuples sauvages. Supposez, en effet, que les âmes arrivent à l'existence présente égales de tout point, vous n'auriez point cette diversité qu'on y remarque de toutes parts ; supposez, d'un autre côté, qu'elles soient les unes comblées de tous les dons de la nature, et les autres fort mal partagées, cette inégalité nous choque et paraît une injustice de la part de Dieu (ce sont les spirites qui parlent). Donc, cette inégalité doit être le résultat d'une existence antérieure, et comme *l'homme est ce qu'il s'est fait lui-même* (1), ses qualités et ses défauts ne sont imputables qu'à lui-même. Voilà comment tout s'explique par le moyen du spiritisme.

Toutefois, entre plusieurs petites questions que fait naître en notre esprit cette doctrine, il en est une que je ne puis taire en ce moment.

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 112.

L'inégalité des âmes aujourd'hui, dans la vie actuelle, s'explique par l'inégalité de ces mêmes âmes dans plusieurs existences antérieures. Je le veux bien ; mais supposons deux âmes dont l'une est pleine d'excellentes qualités, et l'autre remplie de défauts et de vices ; à quoi attribuer ces défauts et ces vertus de l'une et de l'autre ? A leur existence antérieure, me direz-vous ; soit. Mais, est-ce dans l'existence qui précède immédiatement la vie présente qu'elles ont acquis ces perfections, montré ces défauts ; ou bien faut-il en appeler encore à une existence antérieure pour en trouver l'origine et la raison ? Si ces défauts et ces vertus ne remontent pas au delà de la précédente existence, s'ils sont l'œuvre de ces âmes, qu'étaient-elles donc avant, en quel état ? Elles étaient donc égales en qualités et en défauts. Et comme on ne doit parler ici ni de corps, les spirites le défendent, ni d'éducation, il faudrait pourtant bien expliquer comment, d'égales qu'elles étaient, ces âmes sont devenues inégales. On me répond : Et le libre arbitre ? Mais ce libre arbitre, à quoi s'est-il appliqué, dans quelles circonstances s'est-il développé : si ces circonstances ont amené la différence dont nous parlons, il y a là encore une inégalité qui choque et qui révolte, qui compromet singulièrement la liberté ; si c'est le

libre arbitre qui inclinait de lui-même au bien chez l'une, chez l'autre au mal, ne me parlez plus d'indifférence native au mal ou au bien. Il nous faut quelque chose de plus clair et de plus explicite sur les existences antérieures à la vie présente, ou convenir que le mystère reste mystère pour vous comme pour nous.

Ou bien vous expliquez toutes les inégalités entre les âmes dans une existence quelconque par une vie antérieure; les inégalités de cette vie antérieure par celles de l'existence précédente, et ainsi de suite à l'infini, et nous voilà amenés à une série sans fin d'existences aussi inexplicable qu'incompréhensible.

Mais il se présente, ce me semble, une difficulté plus grande encore que celle que nous venons d'envisager. Nous sommes en ce monde après avoir traversé plusieurs existences antérieures, et personne ne se souvient d'avoir vécu ces vies précédentes dont on nous parle : la mémoire et la conscience n'attestent rien de semblable. N'est-ce point là un sérieux motif de défiance à l'égard de ces deux facultés qui gardent le silence sur ce qu'il nous importe le plus de savoir? Muettes sur ce point, ne pourraient-elles point nous tromper sur d'autres et révéler leur insuffisance et leur imperfection dans

des cas où leur énergie et leur fidélité sont absolument nécessaires ?

Cette objection est prévue par les écrivains du spiritisme, et voici ce qu'ils répondent : « L'oubli des existences antérieures est un bienfait de Dieu qui, dans sa bonté, a voulu épargner à l'homme des souvenirs le plus souvent pénibles (1).

L'auteur ajoute que si, comme homme on ne se souvient pas de ces existences antérieures, l'Esprit s'en souvient parfaitement, et une fois dégagé de l'enveloppe matérielle, son passé se déroule devant lui.

Rien de plus naturel, si du reste on renonce à l'idée que la philosophie s'est faite jusqu'ici de la conscience, du sens intime. L'auteur prévoyait bien qu'en s'en tenant à la définition vulgaire on ne manquerait pas de lui chercher chicane; aussi nous donne-t-il de la conscience l'idée qu'il veut qu'on en ait. « Quelle est, dit-il, l'origine du *sentiment appelé la conscience* ? C'est un souvenir intuitif du progrès accompli dans les précédentes existences, et des résolutions prises par l'Esprit avant l'incarnation, résolutions qu'il n'a pas toujours la force de tenir comme homme (2). »

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 112.

(2) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 112.

Je ne sais si le lecteur a bien compris cette définition ; j'avoue qu'elle me paraît à la fois longue et obscure : ce ne sont pas précisément les qualités recommandées pour toute bonne définition. S'agit-il de la conscience de l'homme en ce monde, ou de la conscience du spirite? On pourrait aisément s'y tromper. Le mot *conscience*, dans la langue commune, qui est la vraie langue, s'applique aux faits présents de l'âme, et ici il s'agit d'un *souvenir;* s'agirait-il par hasard de la mémoire? Cette confusion serait peu scientifique. On parle d'un souvenir *intuitif*; cet adjectif ne me paraît pas éclaircir grand'chose, l'intuition désignant plutôt le présent inconnu ou l'avenir, que le passé.

En second lieu, il s'agit ici de résolutions prises par l'Esprit avant l'incarnation; c'est donc la conscience de l'Esprit que vous désignez par votre *souvenir intuitif;* mais vous me dites en terminant que ces résolutions, il n'a pas toujours la force de les tenir comme homme : il est donc ici question de la *conscience* de l'individu sur cette terre, et non plus de la conscience de l'Esprit pur; le même mot dans la définition indique deux choses différentes, inconvénient des définitions trop longues, qu'on n'a pas encore assez remarqué ; et puis, ne semble-t-il pas résulter de votre phrase

même que l'homme se souvient des résolutions qu'il a prises comme Esprit? ce qui est contraire à ce que vous affirmiez dans plusieurs passages précédents.

Prenez garde, monsieur A. K., vous vous êtes fait faire des objections qui ont paru redoutables à plusieurs de vos lecteurs : c'est une preuve d'impartialité, bien capable de séduire; mais est-ce bien habile? Plus d'une fois on a trouvé que vous esquiviez la difficulté au lieu de la résoudre, et que l'objection restait tout entière après la réponse. Il y a là de quoi ébranler la foi dans les doctrines les plus solides et les mieux établies. Mais admettons que les Esprits vous aient parfaitement renseigné sur le passé des âmes, sur le présent et sur l'avenir, l'existence actuelle est donc un état intermédiaire entre la vie antérieure et la vie à venir, état d'infériorité évidente, puisque l'âme dont la conscience était claire et fidèle avant de venir en ce monde, perd le sentiment de son identité, et ignore qu'elle a été avant de jouir de l'existence actuelle. Cette première existence n'a donc été qu'un de ces rêves qui ne laissent aucune trace dans la mémoire? A quoi sert-elle? A quoi a-t-elle servi? L'homme ne compte ses jours et ses années que par les événements qui s'y rattachent, par les joies ou les dou-

leurs qui les ont marqués : pour lui l'existence commence où commencent ses souvenirs. Et vous appelez un bienfait de Dieu l'oubli d'une vie antérieure, quand cet oubli n'est autre chose que l'anéantissement même de l'être au moment où il va entrer dans une vie nouvelle, dans la vie terrestre ! D'ailleurs vous dites que ces souvenirs seraient pénibles le plus souvent, mais ils seraient agréables quelquefois. Pourquoi les âmes pour lesquelles il en serait ainsi perdraient-elles le bénéfice de ce bonheur ? Il y a plus, un poëte ancien a fait cette remarque profonde : qu'un retour sur les maux passés, qui ne peuvent plus nous atteindre, a pour nous un charme infini. Ces souvenirs pénibles dont vous parlez ne pourraient-ils pas avoir une certaine douceur ? Et quelque amers qu'on les suppose, était-ce un motif suffisant à Dieu pour jeter le trouble dans nos facultés, pour altérer surtout celle qui est indispensable au sentiment de notre identité, au point que l'oubli du passé ne soit autre qu'un véritable anéantissement ?

Je sais qu'on me répondra : Ce souvenir de la vie antérieure qui nous est refusé en ce monde, nous est rendu au moment où nous en sortons, de façon qu'après avoir quitté cette terre toutes les existences antérieures nous apparaissent avec une pleine

clarté. Et il le faut bien, puisque vous, qui écrivez les lignes que je reproduis, vous ne pourriez pas vous-même nous parler de cette vie passée. En venant en ce monde vous avez, comme nous, oublié cette existence antérieure ; le ton assuré que vous prenez, les détails nombreux et précis que vous en donnez, tout nous fait croire que vous avez sur ce mystère des renseignements qui nous manquent. — Inutile de demander où vous les avez puisés.

Vous déclarez (1) que ce souvenir aurait pour nous des inconvénients très-graves. Dites, pour vous. Si tout le monde en savait autant que vous sur les existences précédentes, votre rôle serait singulièrement amoindri, votre mission perdrait de son importance, et que deviendraient les Esprits ? Ce sont les Esprits qui vous enseignent toutes les belles choses que vous nous dites. Il est donc absolument nécessaire que leur revienne le souvenir de la vie qu'ils ont menée avant de paraître en ce monde. Ainsi, mais ainsi seulement, je m'explique cette interruption dans nos pensées, cette lacune dans nos souvenirs à laquelle vous tenez tant. Autrement toute cette fan-

(1) *Qu'est ce que le Spiritisme*, p. 44.

tasmagorie que vous déroulez à nos yeux ne présenterait aucun sens, et votre système aurait à subir la plus grave de toutes les atteintes. Nous reviendrons sur ce sujet.

IV

DOCTRINE DU SPIRITISME SUR DIEU.

Doctrine du Spiritisme sur Dieu.

Le spiritisme est une doctrine qui n'a reculé devant aucun problème : il s'est demandé ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'univers et comment il a été formé, ce que c'est que la loi morale, quelle en est l'origine, l'autorité, la sanction, comment elle s'applique aux différentes circonstances de la vie ; enfin il se compare aux religions positives, et montre tout ce qu'il y a de pur et d'élevé dans ses principes.

Nous nous proposons d'examiner quelques points de cette vaste doctrine : elle prétend donner des réponses nouvelles à bien des questions, et en avoir débarrassé beaucoup de certaines difficultés qui les rendaient inaccessibles à la foule. Nous sommes en présence d'une philosophie sensible et populaire

qui peut, grâce à ce caractère, se répandre dans toutes les classes de la société, sans alarmer les consciences, sans choquer aucun culte, puisqu'elle se concilie avec tous.

Qu'est-ce que Dieu? « Dieu, disent les Esprits, est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses (1). »

Voilà le texte sacré : il est entre guillemets, et on nous prévient que c'est la réponse même donnée par les Esprits qui se trouve ainsi placée. Nous devons nous estimer heureux de voir les notions les plus hautes de la raison et du sens commun confirmées par une autorité qu'on n'avait point jusqu'ici consultée.

Que doit-on entendre par l'infini? « Ce qui n'a ni commencement ni fin : l'inconnu. Tout ce qui est inconnu est infini. »

En lisant la première partie de cette phrase, on croit reconnaître le langage orthodoxe de certains petits livres à l'usage de l'enfance, destinés à leur enseigner les premiers éléments de la religion; mais la fin vient brouiller toutes les idées et détruire l'heureux effet produit par les premiers mots. L'infini, selon vous, c'est l'*inconnu;* tout ce qui est in-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 1.

connu est *infini ;* ce sens est nouveau, assurément, et peu vulgaire. Ainsi l'originalité de vos vues perce à chaque phrase : au moment où j'entreprends l'étude d'une science, tous les objets que je n'ai point encore étudiés me sont inconnus, pour vous cet inconnu c'est l'infini ; mais le jour où j'embrasse par la pensée tous ces objets, d'infinis qu'ils étaient deviennent-ils finis? Si ce mot ne peut s'appliquer à chaque objet individuel, ne désigne-t-il que l'ensemble des choses inconnues? Mais il arrive aussi un moment où cet ensemble, composé d'individus successivement connus, sera connu aussi, et cessera par conséquent d'être infini. Sans aucun doute, il est bien des objets qui peuvent, par une transformation facile à comprendre, admettre ce qu'on appelle communément leurs contraires : on voit un objet blanc devenir noir; un objet humide devenir sec ; un objet froid devenir chaud, et réciproquement; mais les mots *fini* et *infini*, tels que la philosophie les comprend et les explique, désigneront-ils un même objet? c'est ce que personne jusqu'ici n'avait affirmé. Les qualités marquées par ces deux mots s'excluent absolument; et si l'infini c'est *ce qui n'a ni commencement ni fin*, comme vous le dites, admettez-vous qu'un être dont on peut dire que, par essence, il n'a ni commencement ni fin,

puisse tout à coup devenir *fini*, et réciproquement? La raison répugne à comprendre une pareille assertion. Ou la première partie de votre définition ne signifie rien, et alors c'est au second sens du mot infini que vous vous arrêtez, ou elle veut dire quelque chose. Si elle a un sens, la seconde ne signifie plus rien : ces deux membres de phrase se combattent et se détruisent ; voilà tout ce que je peux voir en cet admirable langage des Esprits.

Mais voici le dernier mot du spiritisme sur cette question : Pourrait-on dire que Dieu c'est l'infini ? « Définition incomplète. Pauvreté de la langue des hommes qui est insuffisante pour définir les choses qui sont au-dessus de l'intelligence. »

Voilà un superbe dédain pour la philosophie et pour plusieurs des grands écrivains qui se sont permis d'appeler Dieu, l'infini : ce mépris de la tradition philosophique fait bien, on le sait, auprès de certaines âmes ; c'est une piperie qui a ses ruses et ses calculs ; mais il faudrait mieux faire et mieux dire que les autres quand on prend ces grands airs.

La philosophie pourrait répondre : que ce mot *infini* n'étant pas une définition, ne peut être une définition *incomplète* : que désigner Dieu par un de ces attributs, même celui qui est le plus compré-

hensif, ce n'est point prétendre donner de Dieu une idée complète, ce qui est impossible ; on conviendra que la langue des hommes, destinée surtout à exprimer des idées finies, à indiquer des objets finis, échoue quand il s'agit d'un être en qui tout est infini, sans que la conception que nous en avons soit moins exacte et moins certaine. La leçon d'humilité que nous donne le spiritisme, il y a longtemps que la philosophie se l'est donnée à elle-même, et il suffirait d'ouvrir un ouvrage de quelque Alexandrin, pour y trouver l'aveu de l'impuissance où nous sommes de donner à Dieu un nom qui lui convienne. Toutefois, voyons comme le texte de l'oracle spirite est commenté par son disciple, notre maître.

« Dieu est infini dans ses perfections, mais l'infini est une abstraction ; dire que Dieu c'est l'infini, c'est prendre l'attribut pour la chose même (1). »

Voilà à la fois une leçon de logique et une leçon de grammaire donnée à quelques philosophes, dont l'inadvertance extrême n'avait encore frappé personne. Les poëtes peuvent écrire, il est vrai :

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;

(1) *Le livre des Esprits*, p. 2.

sans s'apercevoir qu'ils désignent ainsi Dieu par une abstraction, l'*Éternel*, et qu'ils prennent l'attribut pour la chose même; mais ce qui est permis aux poëtes ne l'est nullement aux philosophes. Toutefois, avant d'accuser les philosophes de prendre pour une définition une abstraction réalisée, il serait bien de prouver qu'on les a lus, et d'avoir en main les preuves de leur méprise! Dieu a plusieurs attributs, tout le monde en convient. Est-il nécessaire, pour être compris, de les tous énumérer à la fois? Ne peut-on point le désigner par un seul, quand cet attribut ne peut en aucune façon appartenir à la créature? C'est une manière abrégée de parler, fort intelligible et fort commode, dont personne n'a le droit de se plaindre.

Mais je m'aperçois que c'est là une chicane sur laquelle l'auteur est tout prêt à céder : nous ne sommes point encore arrivés au fond de sa pensée; achevons la phrase citée plus haut : « c'est prendre l'attribut pour la chose même, et *définir une chose qui n'est pas connue par une chose qui ne l'est pas davantage.* »

Ou je m'abuse, ou ceci veut dire que l'infini est inconnu; or, une chose qui nous est inconnue est pour nous comme si elle n'existait pas, n'existe pas, en un mot,

On peut se demander, il est vrai, comment il se fait que nous parlions d'une chose inconnue, et qui a pu nous en donner l'idée? Mais on répondra : c'est notre imagination qui a créé cet être abstrait auquel nous donnons un nom qui ne signifie absolument rien. Ce qui revient à déclarer que l'infini est une fiction ; qu'il n'a rien de réel. Dieu est *cause* de tout ce qui tombe sous nos sens; il est la cause première, tout le reste est cause seconde, pour parler la langue classique de la philosophie, mais il n'est pas infini. La *philosophie positive* n'aime point ce mot, nous le savons. Peut-être le spiritisme rend-il ici hommage à la philosophie positive? Peut-être est-ce une concession qu'il lui fait? Peut-être est-ce un peu de respect humain qu'il éprouve en présence de cette importante doctrine? Quoi qu'il en soit, on lui en saura sans doute gré, et bien des âmes, dans leur reconnaissance, viendront à lui.

Tout n'est pas dogmes dans le livre que nous analysons : l'auteur daigne descendre aux réfutations, et il en est deux, une du matérialisme et une du panthéisme, qui, sans avoir l'étendue de celles que l'on trouve dans Fénelon, ne sont pas dépourvues d'exclamations, d'épithètes assez aimables à l'adresse de ceux qu'on réfute. La discussion est

peu approfondie, il est vrai, mais on a dû s'apercevoir déjà que les Esprits ne discutent pas ; ils affirment, et ces *rois du monde invisible* ont quelque chose qui impose, charme et subjugue.

V

OPINION DU SPIRITISME SUR DIEU ET LA MATIÈRE.

Opinion du Spiritisme sur Dieu et la matière.

Nous arrivons à des questions difficiles sur lesquelles les sciences naturelles et la métaphysique n'ont fait encore que balbutier. « Mais Dieu, s'il le juge utile, peut révéler ce que la science ne peut apprendre. » « Ce sont des communications d'un ordre plus élevé sur ce qui échappe au témoignage de nos sens. »

Qu'on ne l'oublie point, c'est une science dont nous avons voulu jusqu'ici discuter les principes, une science qui se vante d'apporter des solutions nouvelles sur plus d'un point : nous ne pouvons voir dans le spiritisme une religion, nous protestons de notre respect pour toutes les religions positives, et sommes partisan de la liberté de conscience.

Pourquoi donc dans une philosophie s'agit-il sans cesse de communications d'en haut, de révélations particulières supérieures à la science, demandant une adhésion absolue au nom de je ne sais quelle autorité mystérieuse qui ne souffre ni doute, ni discussion? Ou nous ne devons tenir aucun compte de ces passages nombreux où l'auteur déclare en termes explicites qu'il n'enseigne point une religion, ou nous devons ne faire nulle attention à ce langage inspiré, qui, par une contradiction formelle, semble être celui d'un pontife ou d'un oracle. Nous prendrons ce dernier parti.

La matière est-elle de toute éternité, demande-t-on à l'Esprit? *Dieu seul le sait*, répond-il. Voilà qui est peu satisfaisant pour notre curiosité. « Mais d'un autre côté, sans la matière, continue l'Esprit, à quoi Dieu aurait-il appliqué son activité, comment manifesterait-il sa puissance? L'oisiveté ne peut se concevoir en Dieu; elle est essentiellement contraire à sa nature, donc....» vous voyez que si Dieu seul le sait, il est quelqu'un à qui il a communiqué sa science.

Il faut peu se laisser émouvoir par le premier mouvement de l'auteur; pour bien des personnes c'est le meilleur; pour lui c'est l'accent d'une foi ardente qui n'exclut pas une certaine opinion per-

sonnelle qu'on devine bientôt malgré une ambiguïté de termes calculée ou malheureuse.

La matière est donc éternelle, parce qu'il a fallu éternellement à Dieu un objet sur quoi il exerçât son activité. L'antiquité qui, en général, admettait l'éternité de la matière, en l'amoindrissant toutefois, en la réduisant, en la dépouillant peu à peu de tous ses attributs, n'aurait pas été embarrassée pour trouver un objet à cette éternelle et infinie activité de Dieu. Aristote regardait l'activité de l'intelligence comme la plus grande, la plus énergique, la plus capable de procurer le bonheur : le mouvement du corps, le jeu de nos organes, l'action de nos sens, tout cela était peu de chose à ses yeux, auprès de l'exercice de notre raison. Or Dieu, en qui l'intelligence est infinie, qui ne connaît ni langueur, ni défaillance, ni limites, ne pouvait avoir qu'un objet capable de la remplir, capable de lu donner un bonheur absolu, c'était elle-même; voilà pourquoi ce philosophe définit Dieu *la Pensée de la pensée ;* voilà pourquoi il dit qu'il se pense éternellement, et jouit ainsi d'une félicité sans bornes. Pour lui la matière n'était donc point nécessaire pour occuper sans cesse une activité qui ne pouvait ni se reposer, ni s'affaiblir. Aussi votre argument en faveur de l'éternité de la matière eût

peu touché le philosophe grec que nous citons.

Comment définit-on généralement la matière? L'auteur le sait très-bien : « Ce qui a de l'étendue, ce qui peut faire impression sur nos sens, ce qui est impénétrable, etc..... » J'aurais aimé à voir M. A. K... discuter ce qu'il appelle des DÉFINITIONS ; elles en valent bien la peine. La plus célèbre de toutes, celle qui donne l'étendue pour essence de la matière, a divisé les philosophes, elle est d'origine cartésienne, elle a été combattue par Leibnitz, qui y substitue l'idée de force. Un court résumé de ces débats n'aurait pas nui à l'exposition philosophique de la doctrine spirite. Il aurait montré que l'idée d'étendue, telle que la conçoit Descartes, ne suffit point à expliquer les principaux phénomènes de la matière ; que nous pouvons concevoir par la pensée une portion de l'espace parfaitement circonscrite, qui aura l'étendue pour unique attribut, sans qu'on puisse appeler matière cette portion d'espace ainsi limitée, tandis que l'impénétrabilité, qui implique la notion de force, sans laquelle il n'y a pour la matière ni consistance, ni être, ni durée, rend bien mieux compte de son essence et des phénomènes qu'on y découvre.

Au lieu de ces considérations, qu'il n'entre pas dans notre dessein de développer, nous lisons dans

le *Livre des Esprits* : « Quelle définition pouvez-vous donner de la matière? La matière est le lien qui enchaîne l'esprit; c'est l'instrument qui le sert, et sur lequel, en même temps, il exerce son action.

Je ne sais si le lecteur trouve fort claire cette définition : *la matière est le lien qui enchaîne l'esprit*, mais il ne peut oublier que celui qui parle est pur esprit, et voit les choses d'un monde que nous ne connaissons pas : ce qui le frappe donc tout d'abord, c'est ce corps qui enchaîne et entraîne l'esprit; c'est une tendre compassion qui inspire ce langage, plus clair peut-être pour l'Esprit que pour nous. Avouons cependant que la philosophie peut trouver à redire à cette définition. Une définition doit être générale et non particulière; elle doit convenir à tout l'objet défini, et non-seulement à cette portion de matière qui est associée à l'esprit. La matière doit être envisagée dans son essence, et non dans ses rapports avec un être particulier que vous n'avez pas défini, et qu'on est censé par conséquent ne point connaître encore : comme une définition ne peut renfermer que des termes ou déjà définis, ou parfaitement clairs par eux-mêmes, la définition que nous venons de citer pèche contre les règles les plus élémentaires de la logique. Il convient de reconnaître, néanmoins, que tout se tient

dans un système bien ordonné, et qu'il fallait trouver un objet à l'activité humaine, comme on en a trouvé un plus haut à l'activité de Dieu : c'est le dogme de l'éternité de la matière qui demandait ici quelque chose qui y réponde et le confirme.

« Qu'est-ce que l'esprit? Le *principe intelligent de l'univers* » (1). Si nous n'avions lu précédemment les excellentes pages de l'auteur contre le panthéisme, nous pourrions donner à la définition que nous venons de citer un sens conforme à la doctrine que repousse le Spiritisme. La définition de la matière nous a paru particulière et par conséquent incomplète, celle-ci nous semble trop compréhensive et nous rappelle l'opinion de quelques stoïciens, qui ne voyaient dans l'univers qu'un seul principe intelligent, et qui ne distinguaient pas l'esprit de l'homme de la pensée qui meut la matière, et y fait régner l'ordre et l'harmonie. Assurément, entre l'âme de l'homme et Dieu, il y a plus que des ressemblances lointaines ; ces deux natures ont une chose commune, d'être esprit : mais que vient faire ici l'univers? L'intelligence divine l'a conçu, l'a réalisé, en dirige les forces ; mais l'intelligence humaine est-elle pour quelque chose dans

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 10.

ce gouvernement du monde ? Allons plus avant ; cette équivoque, cette ambiguïté des termes va disparaître sans doute. « 25. L'esprit est-il indépendant de la matière, ou n'en est-il qu'une propriété ? — L'un et l'autre sont distincts ; mais il faut l'union de l'esprit et de la matière pour *intelligenter* la matière. » « 26. Peut-on concevoir l'esprit sans la matière et la matière sans l'esprit ? — On le peut, sans doute, par la pensée. » « 27. Il y aurait ainsi deux éléments généraux de l'univers : la matière et l'esprit ? — Oui, et par-dessus tout cela, Dieu, le créateur, le père de toutes choses : ces trois choses sont le principe de tout ce qui existe : *la Trinité universelle* » (1).

Ainsi, quand l'auteur écrit : l'esprit c'est le principe intelligent de l'univers ; Dieu n'est nullement compris en cette définition ; il ne parle que des êtres finis et créés, et la physique n'a plus qu'à s'applaudir d'une découverte inattendue. Il y a dans le monde quelque chose que la science n'a pas aperçu jusqu'ici, un élément sur lequel elle se tait, un principe qui lui échappe, une cause qu'elle ne nomme point ; ce principe, cet élément, cette cause, c'est l'esprit ; ce principe distinct de la ma-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 10.

tière, mais uni à elle d'une manière indissoluble, est intelligent.

La physique ne nous a encore parlé que de l'électricité, de la lumière, du calorique, de l'attraction ; la chimie, de l'affinité, de la cohésion, des équivalents, etc.; tout cela est incomplet, faux par conséquent; il reste à analyser l'esprit, l'intelligence universelle ; on a étudié la *matière inerte*, il en faut venir à la matière *intelligente*.

Ces mots, *matière intelligente*, feront sourire peut-être les savants, mais s'ils se donnaient la peine de lire le *Livre des Esprits*, ils ne tarderaient point à découvrir que cette expression est une des nécessités du système que nous exposons. Les magnétiseurs se piquent de donner, par un seul acte de la volonté, à une substance quelconque, les propriétés les plus diverses. Il ne s'agit point ici, on le voit, de manipulations chimiques ; il n'est question que d'une obéissance aveugle de la part de la matière : pour obéir il faut comprendre l'ordre que l'on reçoit ; il faut être intelligent ; donc, la matière est intelligente. Voilà toute la logique du spiritisme.

VI

VUE SOMMAIRE DU SPIRITISME SUR LA CRÉATION.

Vue sommaire du spiritisme sur la création.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le spiritisme a sa Trinité (1) : un auteur, devenu célèbre à bien des titres, avait imaginé la *Triade*, dont on a beaucoup trop parlé peut-être ; le christianisme a fait bien des jaloux parmi les inventeurs de systèmes ; disons que le spiritisme s'en rapproche beaucoup sur la création. L'antiquité laisse un peu à désirer dans tout ce qu'elle nous a transmis sur cette importante question : ce qu'elle entend par matière n'est point chose facile à découvrir. La matière est-elle éternelle et Dieu n'a-t-il fait que lui donner la forme, qu'en régler les mouvements? c'est ce que semblent penser les plus grands méta-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 11.

physiciens de la Grèce. L'idée de *création* se trouverait alors méconnue ; le spiritisme est très-explicite sur ce point : à un moment déterminé, où rien n'était, se sont trouvés des mondes innombrables, et cela par un acte de la volonté toute-puissante de Dieu. Il a dit : que la lumière soit, et la lumière fut (1). Voilà qui est très-orthodoxe, assurément, mais l'auteur, qui comprend très-bien le sens des mots, a dû se dire que le mot *création* implique un acte d'une certaine durée, un acte précis, déterminé par le temps, que les mots *créer éternellement* seraient deux mots contradictoires et absurdes, et cependant n'avons-nous pas lu, dans le chapitre précédent, que la matière doit être éternelle, parce qu'il fallait éternellement un objet à la puissance de Dieu éternellement active? Que devient alors la création ? « L'univers a-t-il été créé, ou bien est-il de toute éternité comme Dieu ? — Sans doute il n'a pu se faire tout seul, et s'il était de toute éternité comme Dieu, il ne pourrait pas être l'œuvre de Dieu. » Voilà pour le texte sacré dans lequel nous n'osons trouver singulière la dernière ligne ; mais voyons le commentaire : « La raison nous dit que l'univers n'a pu se faire de lui-même,

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 15.

et que ne pouvant être l'œuvre du hasard, il doit être l'œuvre de Dieu » (1).

Le mot *matière* n'est point ici prononcé; les mots *matière inerte* et *matière intelligente* du précédent chapitre désignent-ils l'univers entier, une partie de l'univers, ou tout autre chose que l'univers? voilà ce qu'il serait à propos de nous dire. S'ils désignent l'univers, il y a contradiction flagrante entre le chapitre II et le chapitre III, entre celui qui affirme l'éternité de la matière et celui qui enseigne la création *ex nihilo;* si l'ensemble de la matière intelligente et de la matière inerte n'est point compris dans le mot *univers*, reste à déterminer le sens de ce mot, qui se trouve détourné de son acception ordinaire. Ainsi, contradiction ou obscurité profonde, voilà dans quelle alternative se trouve la doctrine que nous étudions.

Mais passons sur cette difficulté; contentons-nous d'exposer. « L'espèce humaine a-t-elle commencé par un seul homme? — Non; celui que vous appelez Adam ne fut ni le premier, ni le seul qui peupla la terre (2). » On le comprend aisément; les Esprits sont les âmes des hommes, ou à naître,

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 16.
(2) *Ibid.*, p. 19.

ou ayant déjà vécu ; ils sont nécessaires à l'harmonie du monde ; donc il faut supposer qu'avant Adam il y avait des Esprits destinés à venir sur cette terre ; qu'Adam lui-même avait été *Esprit* avant d'être habitant de notre globe ; donc, au moment où il apparaît ici-bas, il n'est pas le premier homme, donc il faut supposer une série indéfinie d'Esprits, etc. D'ailleurs on peut considérer Adam comme un mythe ou une allégorie personnifiant les premiers âges du monde (1).

L'homme a pris naissance sur plusieurs points du globe, à diverses époques, et c'est là une des causes de la diversité des races. Le climat, la vie et les habitudes ont déterminé ces variétés qui, aujourd'hui, nous frappent et nous confondent.

Je ne sais comment le christianisme peut se concilier avec des doctrines qui le contredisent formellement ; nous serions embarrassé pour trouver une concordance entre deux enseignements si opposés ; mais l'auteur que nous avons sous les yeux ne s'effraye point de la hardiesse de ses assertions et ne croit pas blesser le christianisme dans ses croyances les plus chères. Au lieu de discuter une question scientifique qui partage encore les savants, les

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 20.

Flourens et les Darwin, au lieu de chercher un accord encore mal assuré entre les traditions bibliques et la géologie contemporaine, nous nous contenterons de mettre en présence des affirmations que nous venons de lire la préoccupation constante du spiritisme de se concilier avec toutes les religions, de n'admettre que des idées si générales que tous les cultes s'y trouvent représentés par ce qu'ils ont de commun et de purement rationnel. Ces doctrines du spiritisme sur la race humaine et sur le berceau du genre humain, pourraient alarmer les consciences timorées, faire naître des scrupules, donner de l'ombrage à l'Église. Un mot rassurera tout le monde, et lui ramènera tous les cœurs. Il est plusieurs points sur lesquels les croyances religieuses ont dû se modifier (1). « Le mouvement de la terre a paru, à une certaine époque, tellement opposé au texte sacré, qu'il n'est sorte de persécutions dont cette théorie n'ait été le prétexte, et nul aujourd'hui ne pourrait le contester sans faire tort à sa propre raison. » L'auteur est satisfait ici et triomphe ; il est convaincu que le christianisme ne tardera pas à modifier ses antiques traditions sur Adam et le Paradis terrestre, et à se rendre à l'évi-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 22.

dence de ses raisons. Je n'ose partager sa joie et ses espérances. Le texte qu'on opposait à Galilée était un mot, une ligne qui ne se liait à aucune doctrine, qu'on a bientôt reconnu n'être autre chose que le langage vulgaire, et par conséquent n'impliquant aucune théorie astronomique; mais sur les points dont il s'agit, il est des pages et des chapitres, il est un ensemble de notions précises qui ne s'appliquent pas seulement au monde physique, mais qui renferment tout ce qui intéresse le plus le genre humain, tout ce qu'il lui importe le plus de savoir. Le cas dont il s'agit ici ne nous paraît donc point le même que celui auquel fait allusion le *Livre des Esprits*, et je crains bien que l'Église, au lieu de se ranger à son avis, ne finisse par le repousser et par écarter les âmes de sa doctrine; ce qui lui serait fort sensible, nous n'en doutons nullement. Ce serait un vilain tour que lui joueraient les Esprits, et nous savons par différents passages de ce livre qu'il en est qui se plaisent à confondre notre présomption et à se rire de notre crédulité (1).

(1) Esprits faux-savants. *Livre des Esprits*, liv. II, ch. I, p. 45.

VII

QUELQUES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES DONT LE SPIRITISME NE DONNE QUE DES SOLUTIONS RENOUVELÉES.

Quelques problèmes philosophiques dont le spiritisme ne donne que des solutions renouvelées.

Depuis Descartes, le problème de l'union de l'âme et du corps a été souvent discuté et résolu de façons fort diverses. Pour ce philosophe, l'âme a pour essence la pensée, l'essence du corps c'est l'étendue; la pensée se peut concevoir sans étendue et l'étendue exclut la pensée; entre la pensée et l'étendue, entre l'âme et le corps il y a donc un abîme. Et pourtant que dit l'expérience? Que ces deux substances sont continuellement en communication l'une avec l'autre, que l'âme agit sur le corps, que le corps influe sur l'âme; que ces rapports sont quelquefois volontaires, quelquefois involontaires et à peine perçus; qu'à mesure que le corps perd un peu de son énergie, l'âme semble perdre de son ressort et de son activité. Ainsi les systèmes méta-

physiques tiennent un langage, et l'expérience, l'observation, un autre. De là une foule de solutions à cette difficulté. L'influx physique d'Euler, le médiateur plastique de Cudworth, les causes occasionnelles de Malebranche, l'harmonie préétablie de Leibnitz, sont assez connues pour que nous en parlions ici.

Mais qu'on nous permette de faire remarquer que la difficulté n'est si grande que parce qu'on a accepté comme un axiome, que l'essence de la matière est l'étendue, et l'essence de l'âme, la pensée ; comme l'esprit ne voyait absolument rien de commun entre ces deux choses unies, on ne sait comment, on ne pouvait comprendre qu'il y eût relation entre ces deux substances, et comme on croyait saisir une certaine correspondance entre les phénomènes, les états de l'une et les phénomènes de l'autre, les philosophes ont expliqué cette concomitance par une cause étrangère agissant sans cesse, ou ayant agi une fois pour toutes ; ou bien ont imaginé entre le corps et l'âme un intermédiaire qui tranche le nœud de la question : les premiers suppriment le problème en niant toute communication directe entre l'âme et le corps ; les seconds reculent la difficulté, ce nous semble, sans parvenir à la résoudre. Le spiritisme prend parti

pour ces derniers, et répond que le lien qui unit l'âme et le corps est de nature semi-matérielle (1). Il y a longtemps qu'on a répondu à ces philosophes que cette solution n'en est pas une ; car dire *semi-matérielle*, c'est dire que cette substance intermédiaire est moitié matière, moitié esprit, que grâce à la partie spirituelle elle communique avec l'esprit, grâce à la partie matérielle elle communique avec le corps, et qu'ainsi s'établit une communication rapide et facile entre notre corps et notre âme. Or, qui ne voit qu'on peut se demander encore comment la partie physique et la partie spirituelle de ce *médiateur*, comme on l'a nommé, se transmettent les impressions qu'elles reçoivent l'une de la matière, l'autre de l'esprit? Si l'âme ne peut avoir de relations avec le corps qu'autant que les deux parties de la substance intermédiaire en ont entre elles, il faut absolument expliquer comment la matière et l'esprit du médiateur communiquent entre eux : ce qui est précisément le problème qu'on s'est posé à propos de l'âme même. La question est, dans le second cas, la même que dans le premier ; là, comme ici, se trouvent en présence deux substances dont les attributs sont si différents, que vous avez

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 58.

déclaré tout d'abord leur union et leurs rapports incompréhensibles. Ce que vous ne pouviez vous expliquer au sujet de votre âme et de votre corps, vous est-il plus facile de vous l'expliquer, quand il s'agit de l'intermédiaire de votre invention? D'ailleurs, est-il bien aisé de comprendre quelque chose de semi-matériel? On n'est à demi ni esprit ni matière, on est tout l'un ou tout l'autre; vous avez beau réduire la matière, la subtiliser tant que vous le voudrez, vous n'en ferez jamais de l'esprit, et l'esprit ne saurait devenir matière; et, supposez que ces deux substances, par des opérations singulières, tendent sans cesse à s'accommoder l'une à l'autre, écartant les qualités incompatibles, et se rapprochant par les qualités semblables, où trouvez-vous le point précis, le moment précis où vous n'aurez plus qu'une demi-matière ou un demi-esprit?

Je me trompe : en renonçant à ce principe du cartésianisme, que l'âme est pensée par essence, que l'étendue est l'essence des corps, en cherchant ailleurs cette essence, on trouverait peut-être quelque chose de commun entre ces deux substances, et leur communication paraîtrait moins étrange, sinon plus facile à expliquer. Quand il s'agit d'un fait dont on cherche le comment, la première règle

de logique est de ne point nier le fait qu'il faut comprendre, ce que semblent oublier quelques-unes des solutions dont nous avons parlé. Or, la philosophie contemporaine, reconnaissant que la pensée, le sentiment, la volonté, ont quelque chose de commun qu'elle a appelé *activité*, a déclaré que l'activité est précisément l'essence de l'âme. L'âme est une force qui se montre dans le sentiment, dans la résolution aussi bien que dans la pensée; donc, c'est l'idée de *force* qui nous représente surtout l'essence de l'âme. D'un autre côté, l'étendue ne suffit point à nous donner la notion exacte et essentielle de la matière. Il peut y avoir étendue où il n'est point de matière, et celle-ci se révèle à nous comme un ensemble de forces qui seconde ou limite notre action, qui demande effort pour être mue selon notre volonté, qui s'oppose à nous par son impénétrabilité même : ainsi, pour avoir une notion exacte de la matière à l'idée d'étendue il faut ajouter l'idée de *force;* réduites à l'étendue, les corps ne sont que des abstractions géométriques; doués de force, ils deviennent des êtres réels. Ainsi, entre l'âme et la matière se trouve quelque chose de commun, la force, et la question se ramène au problème plus général de la communication des forces entre elles. Comme question de fait, elle se

trouve résolue par notre expérience de tous les jours; et, s'il y a là une question plus haute de mécanique, c'est à cette science de la résoudre. Mais nous croyons que le problème posé dans les termes où nous venons de le poser n'offre point ces difficultés insurmontables qu'a soulevées le cartésianisme.

Le chapitre dont nous avons tiré l'opinion des spirites sur l'union de l'âme et du corps (1) se termine par une éloquente sortie contre le matérialisme. Tous les arguments en faveur de l'immortalité de l'âme y sont développés avec une certaine chaleur que la conviction seule peut y mettre. Nous aurions mauvaise grâce à nous taire quand il y aurait tant à dire, quand nous lisons que la mission du spiritisme est de fonder la foi en une autre vie, et de se faire le plus puissant auxiliaire de la religion (2). Nous reviendrons sur ce caractère religieux et moral que s'attribue sans cesse le spiritisme; contentons-nous de rappeler, en terminant, une grave question qu'il se pose et qu'il résout avec autant de facilité que toutes les autres :

« Comment s'opère la séparation de l'âme et du corps? — Les liens qui la retenaient étant

(1) *Le Livre des Esprits*, liv. II, ch. II.

(2) *Ibid.*, p. 65.

rompus, elle se dégage (1). » Nous connaissons certain médecin de comédie, médecin de circonstance il est vrai, qui pourrait vous envier ce langage.

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 68.

VIII

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Suite du chapitre précédent.

Nous avons déjà vu, au chapitre III, qu'il y a pour chaque âme pluralité d'existences, transmigration progressive, que cette doctrine que l'on retrouve dans l'antiquité, que l'Allemagne a rajeunie et adoptée, a fini par devenir un *dogme* de la doctrine spirite. « Sur quoi est fondé le dogme de la réincarnation, lit-on dans le livre tant de fois cité (1)? — Sur la justice de Dieu et la révélation. » Nous avons examiné cette opinion au point de vue de la psychologie, et nous avons vu qu'elle est en contradiction avec les assertions les mieux fondées de cette science. Nous devons ici envisager la même question à un tout autre point de vue.

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 75.

S'il est vrai que la réincarnation des âmes soit un dogme fondé sur la justice de Dieu, on doit hésiter, ce me semble, à le critiquer, et l'on peut légitimement douter des résultats de la psychologie. Voyons comment l'auteur expose son opinion à ce sujet. « Un bon père laisse toujours à ses enfants une porte ouverte au repentir. La raison ne te dit-elle pas qu'il serait injuste de priver sans retour du bonheur éternel tous ceux *de qui il dépendra de s'améliorer*? Est-ce que tous les hommes ne sont pas les enfants de Dieu? »

Puis vient le commentaire : « Il ne serait ni selon l'équité, ni selon la bonté de Dieu, de frapper à jamais ceux qui ont pu rencontrer des obstacles à leur amélioration en dehors de leur volonté, et dans le milieu même où ils se trouvent placés. Si le sort de l'homme était irrévocablement fixé après sa mort, Dieu n'aurait point pesé les actions de tous dans la même balance, et ne les aurait point traités avec impartialité. »

« La doctrine de la réincarnation est la seule qui réponde à l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu à l'égard des hommes placés dans une condition morale inférieure, puisqu'elle nous offre le moyen de racheter nos erreurs par de nouvelles

épreuves. La raison nous l'indique, les Esprits nous l'enseignent (1).

Ce qui nous frappe dans ce long plaidoyer en faveur de la faiblesse humaine, c'est l'idée qu'on s'y fait de la liberté. Ce passage nous donnerait à penser qu'il est pour la volonté des obstacles insurmontables; cependant nous lisons, *Livre des Esprits*, page 352 : « Il n'y a point d'entraînement irrésistible quand on a la volonté de résister ; rappelez-vous que vouloir c'est pouvoir. » Assurément il est bon de se rappeler ces deux phrases et même tout le chapitre dont elles sont tirées, quand on a lu la théorie de l'incarnation. Mais je ne vois point comment l'homme serait récompensé de sa mauvaise volonté par une vie plus commode et plus agréable. Mon esprit s'embarrasse dans ces contradictions; des doutes me viennent sur la liberté morale; j'ouvre un autre traité, et je trouve : « *Le libre arbitre de l'homme est une conséquence de la justice de Dieu* (2). »

Voilà qui est décisif et solidement établi : la justice de Dieu garant de la liberté ! Mais, généralement, on regarde le libre arbitre comme un fait

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 76.

(2) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 112.

que la conscience constate, et personne n'a songé à en appuyer la certitude sur un syllogisme qui ait pour majeure la justice de Dieu. Faire dépendre du raisonnement une vérité de fait, une vérité d'expérience, c'est la compromettre, et l'on peut remarquer que toutes les controverses et toutes les erreurs sur ce point viennent de ce qu'on a déplacé la question, de ce qu'on l'a abordée avec une méthode qui n'est pas la sienne.

Quoi qu'il en soit, toute l'argumentation en faveur de la réincarnation suppose accordée la proposition suivante : Il est des individus placés en cette vie de façon à ce que leur volonté ne puisse surmonter les obstacles qui s'opposent à leur amélioration. Ainsi nous sommes dispensés de discuter la croyance à l'éternité des peines. Le philosophe dont nous examinons la doctrine s'est renfermé dans cette suite de raisonnements : Ou l'homme peut triompher de toutes les difficultés qu'il rencontre à faire le bien, ou il ne le peut pas; or, il ne le peut pas toujours, donc Dieu lui doit un autre genre de vie où il répare le passé et puisse mieux faire.

Il faut avouer que tous les philosophes spiritualistes ont reconnu que la vie présente n'est semée de difficultés et d'épreuves que pour forcer notre activité à se déployer tout entière, que pour

donner à notre volonté et à notre libre arbitre une énergie qu'ils n'auraient point sans cela. Mais aucun d'eux n'a écrit que ces difficultés sont quelquefois au-dessus des forces de l'individu. Tout le monde croit que l'existence actuelle est pleine de périls pour notre âme, mais tout le monde croit aussi que celle-ci en peut sortir à son honneur; que la volonté vaincue une fois se relève bientôt avec l'expérience de sa faiblesse, avec des résolutions plus fermes, mais jamais désespérées. La lutte ne fait qu'accroître ses forces et lui donner des ressources pour triompher d'obstacles qui ne peuvent se multiplier indéfiniment. Quand l'homme cède à la passion, il sent fort bien qu'il pouvait n'y pas céder, et s'il est aveuglé un moment par celle-ci, au point qu'il soit tenté de tout rejeter sur la violence de ses penchants, quand la passion est tombée, l'aveuglement cesse, il voit clairement que s'il a failli, c'est sa faute et non celle des circonstances, et il reprend la lutte, partagé entre la confusion de sa faiblesse et le ferme propos de résister plus énergiquement. Voilà ce qu'enseignent la plupart des moralistes, voilà ce que proclame l'expérience. Si ces philosophes ont raison, si l'expérience ne nous abuse pas, toute l'argumentation des spirites tombe, la nécessité de la réincarnation devient

moins évidente, et le dogme n'est plus qu'une opinion particulière fort douteuse.

Nous pouvons ajouter à cette réfution quelques considérations que nous soumettons humblement aux Esprits : espérons que nous serons entendus.

Vous annoncez aux hommes qu'ils ne doivent point désespérer de la justice et de la miséricorde de Dieu ; que si l'épreuve de cette vie a été au-dessus de leurs forces, il est une autre existence où ils seront mieux traités, où ils pourront tout réparer. Je ne sais si ce langage est bien fait pour fortifier en nous le sentiment de notre responsabilité, pour nous bien faire comprendre tout ce que la vie a de grave et de sérieux. L'illusion est si facile à l'homme, quand il s'agit d'efforts à faire, de difficultés à surmonter ! il se persuade si aisément qu'il n'est point fait pour les sacrifices douloureux que le devoir exige de lui, et que sa volonté est impuissante à triompher de tous les obstacles qu'il rencontre ! Et alors, assuré d'un avenir où il lui sera donné d'être honnête et moral à un moindre prix, où une existence plus douce lui vaudra une récompense qu'il ne se sent pas la force de mériter ici-bas, il abandonnera peu à peu l'empire de lui-même à ses penchants, à ses inclinations, à sa sensibilité en un mot : il jouira en paix et sans remords des courts

instants de bonheur que lui laissent toutes les épreuves qui lui sont destinées. Quand les moments seront mauvais, il laissera passer l'orage; pour n'être ni gêné, ni contraint, il saura céder et plier à propos, sans souci de sa conscience ni de son devoir. Si l'existence qui lui est réservée hors de ce monde lui semble encore trop dure, il n'aura qu'à se dire qu'il est inutile de faire des efforts superflus, qu'il peut attendre des jours meilleurs, des circonstances plus favorables, que rien ne le presse d'arriver à une perfection qui n'est obligatoire que sous condition; qu'il a devant lui une série indéfinie de vies nouvelles, parmi lesquelles il pourra choisir celle qui est le mieux accommodée à sa faiblesse; et Dieu, qui est patient parce qu'il est éternel, pourra attendre éternellement une amélioration que l'homme sera toujours en droit de différer.

Croyez-moi, monsieur, le nombre des esprits légers, des âmes frivoles, des cœurs bas et grossiers, est assez grand pour que vous ne cherchiez pas à l'augmenter par vos indulgentes doctrines. Il est assez de gens qui ne prennent point la vie au sérieux, qui redoutent l'épreuve, qui n'ont souci que du bien-être, que les jouissances matérielles enchantent, fascinent, absorbent; qui ne conçoi-

vent rien au delà de ce monde, et qui se hâtent de savourer les courtes délices qu'il leur accorde. Ils voient en Dieu, si toutefois ils y croient, un de ces bons pères de comédie, qui aiment mieux être les amis de leurs fils que leurs maîtres, et qui trouvent plus commode de rire de leurs fredaines que de les leur reprocher.

IX

DU CARACTÈRE MORAL ET RELIGIEUX DU SPIRITISME.

Du caractère moral et religieux du spiritisme.

Il est une chose qu'a dû remarquer sans doute tout lecteur du *Livre des Esprits*, c'est le soin que prend l'auteur d'appuyer sa doctrine sur un certain nombre de passages de l'Évangile et des saints Pères. Nous nous garderons bien de le suivre dans cette exégèse aussi naïve qu'aventureuse : nous nous contenterons d'en citer un exemple pris au hasard. Il s'agit de prouver par des textes de l'Évangile le dogme de la réincarnation. Or voici le passage : « Jésus, répondant à Nicodème, dit : En vérité, en vérité, je te le dis, que si un homme ne *naît de nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu.

« Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Peut-il rentrer dans le

sein de sa mère, pour naître une seconde fois ?

« Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît d'eau et d'esprit (lisez : de l'eau et du Saint-Esprit), il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez point de ce que je vous ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau (1). »

Que résulte-t-il de ce langage de Jésus ? Une chose claire et évidente : il faut que votre âme passe en un autre corps, et que vous recommenciez à vivre avec un corps nouveau. Je ne parlerai point ici de quelques petits changements apportés au texte de Le Maistre de Sacy, changements assez heureux pour la cause du spiritisme, mais que l'auteur, qui citait de mémoire sans doute, n'a point remarqués.

Quant au sens, il en faut convenir, les interprètes le doivent trouver nouveau. Il est sans cesse question dans l'Évangile *de dépouiller le vieil homme, de revêtir l'homme nouveau ;* on dit de l'eau du baptême qu'elle *régénère l'âme*, que celle-ci, ainsi régénérée, *mène une vie nouvelle ;* il est donc conforme à la tradition constante, et, je dois le dire, au

(1) Saint Jean, ch. III.

sens commun et aux principes généraux de l'interprétation des textes, d'entendre de l'âme, de l'âme seule, cette naissance que Jésus regarde comme nécessaire à quiconque veut entrer dans le royaume de Dieu.

Si c'est là le véritable sens du passage que nous venons de citer, comment l'Église chrétienne prendra-t-elle l'étrange interprétation qu'on a lue? L'auteur nous répète à chaque page que sa doctrine est éminemment religieuse, parce qu'elle est partout d'accord avec le christianisme. Que penser de cette assertion? Nous avons déjà montré plusieurs fois que le spiritisme nie quelques-uns des dogmes du catholicisme; nous venons de voir qu'il interprète les textes sacrés à sa manière sans se soucier aucunement de la tradition. Ce libre examen, cette interprétation individuelle est le droit du spiritisme comme philosophie; mais qu'il n'affirme pas sans cesse un accord que sans cesse il dément; qu'il ne dise point qu'il est religieux parce qu'il est chrétien (1), lorsque tout en lui accuse l'œuvre d'un libre penseur. Ce que nous demandons, c'est qu'il

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 123. « La morale enseignée par les Esprits n'est autre chose que celle du Christ, et qui se trouve dans l'Évangile. »

soit conséquent avec lui-même, car ce n'est point la cause de la religion que nous soutenons ici, c'est celle de la logique, cela nous suffit.

Pour le caractère moral du spiritisme, voici ce que nous en pouvons penser :

« Les maux qui affligent les hommes sur la terre ont pour cause l'orgueil, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions. Par le contact de leurs vices, les hommes se rendent réciproquement malheureux et se punissent les uns par les autres.... Mais comment détruire l'égoïsme et l'orgueil qui *semblent* innés dans le cœur de l'homme ? » « L'égoïsme et l'orgueil sont dans le cœur de l'homme, parce que les hommes sont des Esprits qui ont suivi dès le principe la route du mal, et qui ont été exilés sur la terre, en punition de ces mêmes vices ; c'est encore là leur péché originel, dont beaucoup ne se sont pas dépouillés. Par le spiritisme, Dieu vient faire un dernier appel à la pratique de la loi enseignée par le Christ : la loi d'amour et de charité (1). »

Ainsi la religion, la philosophie nouvelle a pour but essentiel l'amélioration des hommes ; elle ne renferme que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel (2). L'égoïsme, l'orgueil, la vanité,

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 24.

(2) *Ibid.*, p. 25.

l'ambition, la cupidité, la haine, l'envie, la jalousie, la médisance, sont pour l'âme des herbes vénéneuses dont il faut chaque jour arracher quelque brin, et qui ont pour contre-poison la charité et l'humilité (1).

Voilà d'excellents conseils, bien capables d'opérer cette rénovation morale dont le spiritisme marque l'avénement. Je reconnais en maint endroit les sentiments, les idées, les paroles mêmes du Christ, comme : Aimez-vous les uns les autres ; aimez votre prochain comme vous-même ; pardonnez à vos ennemis (p. 28). Mais comment toutes ces maximes sortent-elles des entrailles mêmes du spiritisme? Toute doctrine morale a son origine et son appui dans un certain nombre de principes purement spéculatifs, sans lesquels celle-ci n'est qu'une hypothèse, ou un ensemble d'hypothèses. La théorie de la sensation de Locke, de Condillac, nous a donné la morale d'Helvétius. Quelle psychologie a produit la morale du spiritisme? Je vois d'un côté un certain nombre d'assertions sur Dieu, sur l'homme, sur la création ; de l'autre, je trouve le langage de l'Évangile : mais le lien je ne le puis saisir. Comment tous ces beaux préceptes de charité découlent-

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 25.

ils des idées que nous avons exposées dans les chapitres précédents ?

Le voici, nous dira-t-on. La certitude de la vie future arrache l'homme à son égoïsme, lui permet d'apprécier l'existence actuelle à sa juste valeur, nous détache des biens présents, qui semblent indignes de nous, favorise l'amour de nos semblables, et augmente l'horreur du mal; car les Esprits venant à chaque instant nous entretenir des récompenses que leur ont values leurs vertus, des châtiments que leur ont mérités leurs fautes, nous inspirent la crainte des peines de l'autre vie et nous font aspirer à cette félicité qui doit être le prix de nos efforts. Je le veux bien.

Mais voici ce qui arrive. Le christianisme nous parle aussi de l'immortalité de l'âme; il nous enseigne que nous sommes tous frères, que nous devons aimer ceux qui ne sont plus, que ceux-ci ont pour nous les sentiments qu'ils avaient quand ils étaient sur cette terre ; qu'il y a communion entre toutes les âmes qui sont en ce monde et celles qui n'y sont plus ; mais toutes ces vérités il ne nous les fait pas toucher du doigt. Entre le christianisme et la doctrine spirite la seule différence est donc que le premier exige la foi à ses dogmes, tandis que l'autre nous dispense de la foi, en nous démontrant

ce que le premier veut que nous croyions. Pour l'un, c'est quelque chose de surnaturel qui nous éclaire ; pour l'autre, c'est l'expérience qui nous guide et nous conduit. L'esprit est le même, le langage est le même ; la méthode seule diffère.

Pour que soit vrai ce que le spiritisme avance, il faut qu'on évoque les morts, qu'on assiste à des apparitions, qu'on voie, qu'on entende un parent, un ami qui se fasse reconnaître à des signes non équivoques ; il faut que ces personnes nous révèlent tous les mystères de la vie qu'elles mènent dans un monde invisible : il est nécessaire que ces phénomènes d'apparitions puissent se reproduire à notre gré, le plus souvent possible, qu'il soit aussi facile de les observer que les phénomènes qui sont l'objet des sciences physiques et naturelles.

Mais si par hasard rien de semblable n'avait eu lieu, si aucune de ces conditions n'était remplie, si aucune table n'avait tourné, si aucun revenant n'était apparu, s'il ne nous avait jamais été donné de converser avec ceux qui ne sont plus, que deviendraient les prétentions du spiritisme ? Quelle bonne nouvelle nous aurait-il apportée ? Il faudrait le croire sur parole. Comment alors nous aurait-il dispensé de la foi, ainsi qu'il l'affirme ? A quoi servirait-il ? Entre les affirmations sans preuves de

la religion et les affirmations sans preuves du spiritisme, le choix pourrait bien ne pas être en faveur de cette science nouvelle. Celle-ci promet des faits et des démonstrations qu'elle a toujours fait attendre; celle-là avoue franchement qu'il ne faut pas compter sur ces moyens humains pour connaître et pour croire. De quel côté est la bonne foi? De quel côté la contradiction?

X

DE QUELQUES PRINCIPES SOCIAUX DU SPIRITISME.

De quelques principes sociaux du spiritisme.

Il est bien rare, aujourd'hui, qu'une conversation un peu prolongée n'amène les interlocuteurs sur le terrain de la politique, que nous ne désirions savoir les opinions politiques de ceux avec qui nous nous entretenons. Cette curiosité, ceux qui hantent les spirites peuvent bien l'avoir; c'est pour la satisfaire que nous écrivons ce chapitre.

L'homme est né pour la société, et si l'on n'ose dire que l'individu n'est rien sans elle, on peut affirmer que sans elle il est peu de chose.

Il faut distinguer, dans la société, deux états que les publicistes du XVIIIe siècle ont généralement reconnus : l'état de nature et l'état civilisé. L'état de nature est un état d'isolement et d'hostilité que l'on trouve à l'origine de presque tous les peuples,

L'homme devait avoir le mérite de son amélioration; bien qu'instinctivement poussés à s'unir, à concourir à un même but, il a fallu aux individus beaucoup d'efforts et d'intelligence pour fonder de petits États, pour fonder des institutions religieuses, politiques, pour mettre leurs intérêts en commun, et apprendre à sacrifier l'intérêt privé à l'utilité générale; en un mot, vivre en société, ce qui nous paraît aujourd'hui si simple et si naturel, suppose l'abandon de certains instincts sauvages et barbares, de haines vigoureuses mais aveugles, d'une indépendance farouche, un esprit de suite, d'ordre, d'obéisssance, d'abnégation. Toutes ces qualités, les besoins, quelque impérieux qu'ils soient, ne suffisent point à les faire naître; elles n'ont pu se montrer tout d'abord; il a fallu que les lumières de la raison et de l'expérience s'accroissant de jour en jour, fissent de jour en jour mieux comprendre tous les avantages de la vie de société.

La société est donc une nécessité pour l'homme; c'est une loi de notre nature; nous y soustraire par un vœu (nous exposons toujours, qu'on ne l'oublie pas), nous y soustraire pour vivre dans l'isolement et le silence, c'est commettre une faute grave, et Dieu ne saurait accepter ce sacrifice, qui n'est qu'un égoïsme déguisé (liv. III, chap. VII).

Il est une autre loi de notre nature, non moins importante, c'est la loi du progrès. Nous avons vu combien, dans l'origine, étaient imparfaites toutes les sociétés : des rivalités partout, partout la vengeance, partout la justice sommaire de l'individu : plus tard est venue l'union, l'union des forces, l'union des intérêts, l'union fondée sur les affections, l'amour de la famille, l'amour de ses semblables, l'amour du pays. Ainsi tout s'améliore, tout se perfectionne dans cette vie commune. C'est la liberté qui grandit, qui étend son domaine et son empire, sous l'influence de la raison et la direction de la conscience.

« L'humanité progresse, dit le spiritisme, par les individus qui s'améliorent peu à peu et s'éclairent; alors, quand ceux-ci l'emportent en nombre, ils prennent le dessus et entraînent les autres. De temps en temps surgissent parmi eux des hommes de génie qui donnent un élan, puis des hommes ayant l'autorité, instruments de Dieu, qui en quelques années font avancer de plusieurs siècles.

» Le progrès des peuples fait encore ressortir la justice de la réincarnation. Les hommes de bien font de louables efforts pour faire avancer une nation moralement et intellectuellement; la nation transformée sera plus heureuse en ce monde et

dans l'autre, soit; mais, pendant sa marche lente à travers les siècles, des milliers d'individus meurent tous les jours; quel est le sort de tous ceux qui succombent dans le trajet?. . . . . .
Au bout des mille ans, il n'y a plus de trace des anciens habitants : la nation, de barbare qu'elle était, est devenue policée; qu'est-ce qui a progressé? sont-ce les individus jadis barbares? Mais ils sont morts depuis longtemps. Sont-ce les nouveaux venus? Mais, si leur âme est créée au moment de leur naissance, ces âmes n'existaient pas au temps de barbarie, et il faut admettre que les efforts que l'on fait pour civiliser un peuple ont le pouvoir, non pas d'améliorer des âmes imparfaites, mais de faire créer par Dieu des âmes parfaites (1).»

Voilà des objections redoutables contre la théorie vulgaire du progrès, objections dont quelques-unes ne sont pas neuves, dont le dernier mot est aussi étrange qu'inattendu. Mais avant d'y répondre, pour être plus impartial, il convient d'exposer les idées que le spiritisme a substituées à celles qu'il critique.

«Comparons cette théorie du progrès avec celle donnée par les Esprits. Les âmes venues au temps

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 332.

de la civilisation ont eu leur enfance comme toutes les autres; mais *elles ont déjà vécu*, et sont venues avancées par un progrès antérieur : elles viennent, attirées par un milieu qui leur est sympathique, et qui est en rapport avec leur état actuel; de sorte que les soins donnés à la civilisation d'un peuple n'ont pas pour effet de faire créer pour l'avenir des âmes plus parfaites, mais d'attirer celles qui ont déjà progressé, soit qu'elles aient déjà vécu chez ce même peuple au temps de sa barbarie, soit qu'elles viennent d'autre part. Là est encore la clef du progrès de l'humanité tout entière (1). »

Le lecteur doit être édifié sur la supériorité de la nouvelle doctrine. Toutefois, je doute qu'il ait parfaitement compris cette nécessité de *faire créer pour l'avenir* des âmes *plus parfaites*. Pour nous, il nous semble que la philosohie contemporaine a entendu la question du progrès autrement que le chef des spirites ne l'expose, et que le spiritisme n'est une explication qu'autant que l'on altère la *théorie vulgaire*, comme la nomme l'auteur que nous étudions. L'exposition que nous avons donnée avec fidélité est pleine de réticences, de sous-entendus, de lacunes volontaires ou involontaires,

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 332.

nous ne savons, mais elle manque d'exactitude. La compléter, ce sera répondre à des objections que l'on a l'air de regarder comme décisives.

On nous dit : « Pendant la marche lente de l'humanité à travers les siècles, des milliers d'individus meurent chaque jour; quel est le sort de tous ceux qui succombent dans le trajet? » L'auteur pourrait distinguer deux espèces de fins : la fin de l'individu et la fin de la nation, de la société; quel que soit le milieu dans lequel se développe l'individu, qu'il soit barbare ou non, les épreuves de la vie sont telles qu'il y peut toujours accomplir sa destinée, c'est à-dire vivre selon les lumières de sa raison et mériter la récompense qui attend, au delà de ce monde, tout être intelligent qui a pratiqué le bien et évité le mal. La philosophie ajoute que la justice divine, comme la justice humaine, admet les circonstances atténuantes, et qu'elle demandera moins à celui qui a vécu au sein d'une société peu favorable à la vertu, qu'à celui auquel rien n'aura manqué pour bien faire : ni les connaissances, ni les conseils, ni les exemples. Ainsi le sort de ceux qui succombent n'est point si inconnu, ni si à plaindre que veut bien le dire le livre que nous avons cité. Chacun d'eux peut atteindre sa fin; il en a l'obligation et les moyens; il n'est responsable que dans la

mesure de ses lumières. Il ne sera point châtié de la grossièreté des hommes parmi lesquels il aura vécu, ou récompensé des vertus de ceux qui l'entouraient pendant sa vie. La conscience le proclame bien haut : tout en ce point est personnel, le mérite comme le démérite ; et la fin de l'individu n'est pas indissolublement liée à celle de la société.

Quant au progrès social, l'auteur l'explique d'une manière étrange, mais nouvelle : « Si les hommes vivaient mille ans, on concevrait que dans cet intervalle ils eussent le temps de progresser ;..... mais tous les jours il en meurt à tout âge ;..... Qui est-ce qui a progressé ? sont-ce les individus jadis barbares ? mais ils sont morts depuis longtemps, etc.... » Singulière argumentation ! Le progrès est un fait qu'on ne doit point dénaturer en l'expliquant. En réalité, comment les choses se passent-elles ? Une nation ne sort de la barbarie qu'à une condition : il faut qu'elle renferme un certain nombre d'individus supérieurs aux autres par l'esprit, le caractère et une certaine aisance. Alors à l'action de la force se substitue l'autorité douce et mesurée de la sagesse et des lumières : alors se répandent et se propagent des principes nouveaux sur le devoir, sur le droit, sur la richesse, principes qui, une fois émis, ne sauraient périr. A la violence

des besoins essentiellement égoïstes succède l'intelligence des intérêts particuliers et généraux : les mœurs s'adoucissent; et cette humanité, fruit de l'habitude plutôt que de la nature, est une tradition qui se perpétue, aussi bien que les connaissances, les arts et les pratiques de l'industrie. Dès ce moment la société s'organise; elle cherche à se protéger, au dedans, contre le retour des passions égoïstes et les instincts d'une sauvage indépendance, au dehors, contre les invasions des peuplades barbares. Les pouvoirs publics s'établissent; la division par classes devient nécessaire; les institutions religieuses, civiles et politiques se fondent. Voilà un peuple qui possède tous les éléments d'une véritable civilisation. Supposons que cette société, qu'elle appartienne à la Grèce ou à l'Italie, vive dans le même état un siècle ou deux : on y pourra voir des changements, des révolutions, dus à des causes fort diverses; mais les principes moraux une fois acquis ne se perdront plus, et seront transmis de génération en génération par l'éducation et par la vie publique. Ainsi les individus meurent, les générations se succèdent, mais ils laissent après eux, à ceux qui les suivent, quelque chose d'immortel.

Demandera-t-on maintenant où est le progrès? qui a *progressé?* Les lumières, les connaissances

d'une génération, passent à la génération suivante, qui doit les transmettre, accrues et agrandies, à ceux qui viendront après elle. Une famille nous offre l'image, en raccourci, de la société dont elle fait partie : un père et une mère donnent à leurs enfants les idées du temps, les mœurs du temps, les préjugés et les goûts du temps où ils vivent. Si les mœurs sont plus douces que cinquante ans auparavant, si les goûts sont plus élevés, si les idées sont plus saines, ces enfants, nés dans un pareil milieu, vaudront mieux que leurs ancêtres, et ils pourront ajouter à la tradition qu'ils ont reçue ce qu'ils devront à l'exercice de leur propre raison et à leur expérience personnelle. Ainsi chaque époque hérite de l'époque précédente et lègue à celle qui suit un héritage plus vaste, un fonds plus fertile ; ainsi le mot *progrès* s'applique à la fois aux idées qui se multiplient et s'étendent, et aux individus qui s'améliorent. On a donc tort de dire *qu'au bout de mille ans, il n'y a plus trace des anciens habitants;* aucune génération ne meurt tout entière. Tout en faisant face aux nécessités du présent, elles travaillent pour l'avenir. Quant à regretter qu'elles ne puissent rien faire pour le passé ; quant à objecter à la théorie ordinaire que la civilisation, comme elle la comprend, ne peut profiter qu'au présent et

à l'avenir, c'est un langage qui a de quoi étonner. Parmi les choses humaines, les plus grandes ont eu de faibles commencements; il leur faut une enfance, une jeunesse et un âge de virilité, et cette marche lente est une loi à laquelle il est impossible de rien changer. D'un autre côté, nous avons vu que l'homme n'est responsable que dans la mesure de ses lumières; qu'il y a plus de mérite à faire le bien au milieu de mille obstacles qu'au sein d'une société dans laquelle tout concourt à rendre la vertu facile; que la récompense sera proportionnée au mérite; qu'il sera beaucoup demandé à ceux qui auront beaucoup reçu; par conséquent, la justice de Dieu ne semble en aucune façon compromise par l'explication du progrès que nous avons donnée. Dans celle-ci tout est conforme à la raison; on n'y voit qu'un enchaînement de faits que tout le monde peut observer, dont tout le monde peut se rendre compte : dans celle du spiritisme, il faut recourir à l'hypothèse d'une existence des âmes antérieure à l'époque à laquelle elles ont fait leur première apparition sur cette terre. Le spiritisme est à ce prix.

Mais admettons l'hypothèse : de quoi s'agit-il? D'après l'explication rationnelle, les premières générations auraient été mal partagées, bien plus mal que les suivantes : pourquoi cette préférence?

Ne sommes-nous pas tous les enfants de Dieu? nous disent les spirites. Au fond, nous l'avons vu, tout cela se réduirait à une différence d'éducation : pour les uns, elle aurait été rude et sévère; pour les autres, douce et facile. On voit des enfants gâtés tourner à la perfection; on en voit d'autres, durement élevés, tourner assez mal : Dieu n'est nullement responsable de ce dénoûment.

Mais le spiritisme nous répond : Il y a injustice de la part de Dieu à supposer qu'il ait prédestiné certaines âmes à la barbarie, et certaines autres à la civilisation. Il faut à tout prix le justifier, et voici comment nous nous y prenons : «Les âmes venues au temps de la civilisation ont eu leur enfance comme toutes les autres, mais *elles ont déjà vécu*... elles viennent attirées par un milieu qui leur est sympathique, et qui est en rapport avec leur état actuel, soit qu'elles aient déjà vécu chez ce même peuple au temps de la barbarie, soit qu'elles viennent d'autre part.» D'abord il me semble que Dieu n'est pour rien en tout ce que nous venons de lire; ce n'est pas lui qui envoie les âmes au milieu des épreuves; ce sont elles-mêmes qui choisissent le moment et le peuple qui leur conviennent; de sorte que si vous lui épargnez une injustice, je ne vois pas que sa justice ait son cours et qu'on ait à le

remercier de ses bienfaits. Je ne découvre que des Esprits qui errent à leur gré, et vont d'une nation à une autre, d'un pays à un autre, selon leur bon plaisir. Enfin vous me parlez d'un milieu sympathique ; je trouve ce terme bien obscur, bien vague ; est-ce à dessein ? Est-ce à cause de la difficulté du sujet? Ce milieu est formé d'honnêtes individus, voilà pourquoi ces âmes errantes s'y rendent. Et ces honnêtes individus eux-mêmes, qui sont-ils ? des âmes vertueuses qui sont venues se fixer en un coin du globe ? Mais ce milieu sympathique, ils pouvaient le trouver sans venir sur la terre. Ils n'avaient qu'à rester en la compagnie des innombrables Esprits avec lesquels ils vivaient. Je ne vois aucune nécessité pour eux de prendre un corps, et de rechercher une société qui ne peut mieux valoir que celle qu'ils quittent. Ce milieu qui les attire, qui l'a formé? Est-ce la civilisation telle que nous l'entendons? Vos Esprits me font bien l'effet de comparses et de figurants, et le spectacle que vous nous donnez me rappelle beaucoup les verres d'une lanterne magique.

XI

UN DERNIER MOT SUR LE SPIRITISME. — CONCLUSION.

Un dernier mot sur le spiritisme. — Conclusion.

Nous avons jusqu'ici envisagé le spiritisme au point de vue théorique, nous devons dire en quelques mots ce qu'il est dans la pratique.

Consulter les Esprits n'est pas du premier venu, les fondateurs de la doctrine ne cessent de nous en prévenir. « La pratique du spiritisme, au point de vue expérimental, présente de nombreuses difficultés, et n'est pas exempte d'inconvénients pour quiconque manque de l'expérience nécessaire. Que l'on expérimente soi-même, ou que l'on soit simple observateur, il est essentiel de savoir distinguer les différentes natures d'Esprits qui peuvent se manifester, de connaître la cause de tous les phénomènes, les conditions dans lesquelles ils peuvent se produire, les obstacles qui peuvent s'y opposer,

afin de ne pas demander l'impossible : il n'est pas moins nécessaire de connaître toutes les conditions et tous les écueils de la médianimité, l'influence du milieu, les dispositions morales (1). »

Est-ce ici le langage d'un chef d'école, ou d'un fondateur de secte? je ne sais. Je vois des initiés, une petite Église qui seule possède le secret d'évoquer les âmes et de les faire parler. Je comprends la nécessité de certaines règles, d'une méthode indispensable à qui veut réussir; mais ce que je comprends moins, ce sont les prétendues difficultés que rencontre tout expérimentateur. On nous apprend qu'il y a trois sortes ou plutôt trois degrés d'obsessions bien caractérisés (2) : 1° l'obsession simple; 2° la fascination; 3° la subjugation. La première n'offre aucune gravité; ce n'est qu'un simple désagrément. La seconde est beaucoup plus grave, parce que le médium est dans l'illusion, et ne connaît point son état. L'Esprit qui le domine l'égare au point de lui faire trouver sublimes les choses les plus absurdes; enfin la subjugation peut aller jusqu'à anéantir le libre arbitre, ce qui compromet singulièrement la théorie de la liberté morale.

Parmi les médiums, le spirite ne veut point de

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 84-85.

(2) *Ibid.*, p. 89.

convulsionnaires ni d'illuminés ; c'est là une supériorité sur certaines sectes qui ne prospèrent que par les miracles et les contorsions. Ces états maladifs où la fièvre fait le principal ressort des âmes, où les hallucinations sont considérées comme des inspirations d'en haut, sont donc des obstacles à l'action de l'expérimentateur sur le médium. Quelles sont donc les qualités requises des médiums?

« La faculté médianimique tient à l'organisme (1), elle est un don de Dieu, comme toutes les autres facultés, que l'on peut employer pour le bien comme pour le mal. Elle a pour objet de nous mettre en rapport direct avec les âmes de ceux qui ont vécu, afin de recevoir leurs enseignements et de nous initier à la vie future (2). »

Voilà des termes parfaitement clairs, un rôle nettement tracé, mais dans tout le chapitre d'où cette citation est tirée, je cherche en vain des caractères précis auxquels je pourrais reconnaître un sujet sur lequel je voudrais expérimenter.

Je ne vois partout que des préférences que les bons et les mauvais Esprits accordent à certains médiums qui de bons peuvent devenir mauvais ; qui ont d'abord les sympathies des Esprits, qui les

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 85.
(2) *Ibid.*, p. 92.

perdent bientôt après, qui reçoivent des conseils utiles et oublient de les mettre à profit. On ne me parle partout que de l'autre monde, de ce monde invisible où je ne suis pas, sans me dire comment je dois me conduire en ce monde où je suis ; on m'apprend comment ces êtres invisibles font la police de cette terre, sans que nous nous en doutions; mais on ne m'apprend pas comment je puis les les rendre indiscrets sur ce que je désire le plus savoir. Éprouver les âmes par la tromperie et le mensonge, me semble un singulier moyen d'y faire pénétrer l'amour de la vérité et de la franchise. C'est pourtant ainsi, nous dit-on, que les Esprits exercent le jugement des vivants, qu'ils approchent; c'est ainsi qu'ils leur apprennent à distinguer la vérité de l'erreur, qu'ils leur enseignent le doute méthodique, qu'ils mettent à l'épreuve leur patience et leur persévérance dans le bien.

Quant à ces caractères qui marquent un médium, je le répète, je n'ai pu les trouver nulle part. Je lis bien, page 90 du même livre : Ce qui constitue le médium proprement dit, c'est *la faculté*. La faculté de quoi? — La faculté d'être médium, sans doute. Alors la phrase reviendrait à celle-ci : Ce qui distingue surtout le médium de ceux qui ne le sont pas, c'est la faculté d'être médium. Il me semble

que c'est en ces termes que l'on a parlé de M. de Lapalisse ; mais il faut distinguer ce qui est permis à la chanson de ce qui n'est pas permis à la science.

Vous ajoutez : *Sous ce rapport, il peut être plus ou moins formé, plus ou moins développé.* Ce langage m'étonne un peu ; vous me dites, d'un côté, la faculté médianimique tient à l'organisme ; de l'autre, c'est un don de Dieu : voilà pour ce qui est de la nature ; puis vous parlez de *former* cette nature. Comment donc forme-t-on les médiums, puisque ces sujets ne se trouvent pas tout formés ? C'est là un point important : choisir le sujet et le former, voilà deux choses fort distinctes sur chacune desquelles je voudrais vous voir insister. Est-ce que ceux-là seuls qui savent interroger les Esprits savent aussi former les médiums ? Mais prenez garde ; si vous ne nous révélez pas les caractères auxquels ils peuvent être reconnus, et si vous n'enseignez comment on les forme, celui qui assiste à vos séances, qui ne sait point quels rapports se sont établis entre vous et le sujet sur lequel se fait l'expérience, pourrait bien n'y voir qu'un compère ou un complice en supercherie.

Vous attachez la faculté médianimique à l'organisme, vous déclarez en outre que tous les hommes ne possèdent point cette faculté ; le nombre en est

restreint, tout milieu n'est pas bon à l'expérience, toute circonstance favorable. D'un autre côté, vous repoussez toute connivence avec les jongleurs et les charlatans, vous reniez toute parenté avec les sorciers et les magiciens du moyen âge, et en effet on ne voit point chez vous toutes les grimaces et les simagrées que la foule admire sur les places publiques et dans les carrefours. Mais enfin, le jeu des nerfs et du sang est bien pour quelque chose dans cet état singulier qui met les vivants en communication avec les morts? Si la médecine n'a rien à y voir, n'y peut rien voir, dites-nous ce que vous y voyez. Ce qu'il y a de certain, c'est que les procédés dont vous vous vantez de posséder le secret ne se sont point répandus comme les procédés de la science, comme ceux de la chimie, de la physique, de la mécanique, que tout ouvrier, tout manœuvre est obligé de connaître, en partie du moins, pour faire avec intelligence son métier.

Vous prétendez que vous, pontife de votre petite Église, vous pouvez évoquer les âmes des morts quand bon vous semble, que vous pouvez les faire parler sur toute chose, leur demander des révélations sur le passé, sur le présent, sur l'avenir même, et que les Esprits, dociles à vos ordres, sont obligés d'écrire des réponses à tout ce que vous

leur demandez. Pour vous il n'y a ni écueils, ni obstacles : vous choisissez si bien les médiums, et vous connaissez si bien les nombreuses pratiques que le novice met tant de temps à apprendre et qu'il ne possède jamais parfaitement !

Mais alors il n'y a plus rien de secret pour vous ! Les familles et les individus n'ont pour vous plus rien de caché ! Vous pouvez dévoiler les hontes et les malheurs d'une maison, et pénétrer dans les douleurs les plus intimes. Pour le vulgaire, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas : pour vous, il n'y a pas de voiles ; toutes les actions des générations passées, de vos contemporains et peut-être de ceux qui viendront après nous, vous sont connues. Usant de ces redoutables indiscrétions des Esprits, vous pouvez tout ; vous pouvez changer le cours des événements, empêcher, prévenir, suspendre les entreprises les mieux calculées ; vous pouvez faire trembler le souverain sur son trône, et contrebalancer son autorité ; vous pouvez déjouer les plans de la politique la plus habile, faire naître des troubles où l'on ne désire que la paix, compromettre les intérêts des individus, des familles, des nations. Je n'invente rien ; ce sont là les conséquences extrêmes, mais très-rigoureuses, du spiritisme. Ce qui prouve que ces conséquences ne vous

ont pas échappé, c'est que vous écrivez pour rassurer les timides : « En dehors de ce qui peut aider au progrès moral, il n'y a qu'incertitude dans les révélations que l'on peut obtenir des Esprits (1). » Mais tout le monde ne lit pas vos restrictions, si brèves quand on les compare aux nombreuses pages que vous consacrez à la grandeur du spiritisme, aux avantages considérables qu'il apporte à la société, à son but providentiel. Qui sera juge d'ailleurs de ce qui peut aider, ou non, au *progrès moral?* Ce mot est vague : est-ce pour laisser une plus libre carrière à la curiosité et à l'indiscrétion? — Je suppose cependant que les bons Esprits se renferment dans les limites que vous tracez; mais il est une foule d'Esprits mauvais, malfaisants, qui pourraient bien jouer aux vivants de vilains tours, amener de terribles catastrophes. Vous convenez qu'on peut abuser de la faculté médianimique; si ce n'est pas l'usage, ce sera l'abus qui tirera de votre doctrine les fâcheuses conséquences qui y sont nécessairement renfermées. Mais peut-être n'êtes-vous pas fâché qu'on les entrevoie, ces conséquences? C'est ainsi que vous tenez les âmes entre vos mains : vous les attirez

(1) *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 93, 4e édit.

par l'appât que vous tendez à cette curiosité inquiète que l'on trouve toujours dans les esprits ignorants et mal réglés ; vous entourez de mystère une puissance que vous voulez que l'on croit infinie ; puis vous faites planer la terreur sur cette foule qui apprend qu'elle ne peut échapper à vos menaces qu'en devenant votre adepte. Depuis les *tables parlantes*, vous avez fait de remarquables progrès, vous l'assurez du moins, et vous n'avez pas tort de dédaigner ces humbles commencements, cette obscure origine. Je ne dirai pas que ce soit là une fierté de parvenu : d'abord parce que je ne sais pas si vous êtes parvenu ; ensuite parce que vous vous êtes avancé et insinué dans les esprits par des voies fort légitimes. Vous n'avez pas voulu fonder votre autorité sur de simples pratiques ; vous avez songé à une théorie ; vous avez jugé à propos d'éclairer plutôt que de séduire ; vous nous avez jugés dignes d'une doctrine, et vous avez écrit de gros et de petits livres, vous en avez écrit beaucoup ; ce qui prouve que vous aimez mieux avoir autour de vous des disciples que des dupes. Mais il me semble que dans vos nombreux volumes vous affirmez beaucoup plus que vous ne savez, que vous ne pouvez savoir. Quand on sort des limites de la raison, il est immense le champ ouvert à la fantaisie : vous

avez des détails incroyables; vous racontez tout ce qui se passe dans le monde invisible comme si vous y viviez, de telle sorte que ceux qui n'y vivent pas pourraient prendre votre récit pour un roman. Vous connaissez admirablement la carte de ce pays imaginaire, et ceux qui traçaient sur une autre carte le cours du *fleuve du Tendre* n'avaient pas plus d'invention dans l'esprit que vous. Ce sont ces détails, je vous l'avoue, qui me déconcertent un peu, et me font naître quelques doutes sur vos affirmations si sûres d'elle-mêmes. Je crois que l'abandon de la raison porte malheur, l'imagination mal réglée va au bizarre et à l'étrange; à la vraie science elle substitue ses propres inventions; elle compromet ainsi ses meilleures intentions et les idées les plus heureuses. J'aimerais mieux l'injure de rationaliste que celle de rêveur et de visionnaire. D'ailleurs, si votre système est mal lié, si les principes sont mal établis, si les conséquences ne sortent pas directement des principes; s'il y a du décousu, de l'incohérence, peu de méthode, peu d'enchaînement, quelques contradictions, à qui la faute? C'est de l'imagination, je pense, que vous vient tout le mal. Vous lancez l'anathème à l'incrédule, au matérialiste, au panthéiste; vous tendez la main au catholique, au protestant; mais si vous

n'êtes aucun d'eux, qui êtes-vous donc? A de certains moments, on dirait que vous ne tenez pas à ce que l'on croie à grand'chose? Au moins tenez-vous à ce que l'on croie en vous. Mais alors quels sont vos titres? Votre doctrine ne repousse aucune des religions positives; elle se place au-dessus de toutes, et n'admet que ce qu'il y a en elles de conforme à la raison. Je le veux bien. J'ai étudié les spéculations purement rationnelles de l'antiquité, ainsi que celles des temps modernes, et j'ai beau vous regarder en face, je ne puis vous trouver un air de famille. Il y a dans celles-ci quelque chose de franc et d'ouvert qui m'enchante; je trouve votre front chargé de nuages, votre personne entourée de mystère. Il y a dans celle-ci du raisonnement, chez vous des assertions sans preuves. Enfin la plus décisive contradiction que me semble renfermer votre doctrine, la voici : Vous prétendez ne vous appuyer que sur la raison, et quand il s'agit des preuves de l'immortalité de l'âme, fondées sur la raison, vous les dédaignez, vous cherchez à les ébranler, pour y substituer une démonstration bien supérieure, palpable, pour ainsi dire : la révélation des Esprits. C'est sur cette révélation que vous comptez pour convaincre tous les incrédules. Encore un coup, je loue vos intentions, mais je trouve

fort téméraire toute entreprise qui tend à discréditer la raison, en se donnant comme son interprète, et qui substitue au témoignage de cette même raison celui de nos sens émus et exaltés par je ne sais quelle hallucination fiévreuse.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE V

PREMIÈRE PARTIE. — DES SCIENCES OCCULTES.

I. Magie. — Sorcellerie..... 9
II. Magnétisme 19

DEUXIÈME PARTIE. — DU SPIRITISME.

I. Le Spiritisme est-il une religion? — Est-il une philosophie? — S'il est une philosophie, quelle est sa méthode? 61
II. Description du monde des Esprits. — Leurs mœurs et leurs coutumes 73
III. Qu'est-ce que les Esprits. — Pluralité des existences... 83
IV. Doctrine du Spiritisme sur Dieu..... 97
V. Opinion du Spiritisme sur Dieu et la matière..... 107
VI. Vue sommaire du Spiritisme sur la création..... 117
VII. Quelques problèmes philosophiques dont le Spiritisme ne donne que des solutions renouvelées 125

VIII. Suite du chapitre précédent 135
IX. Du caractère moral et religieux du Spiritisme..... 145
X. De quelques principes sociaux du Spiritisme..... 155
XI. Un dernier mot sur le Spiritisme. — Conclusion..... 169

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410